

## Nouveautés

---

Numéro 136, hiver 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/55515ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

### Éditeur(s)

Les Publications Québec français

### ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

### Citer ce compte rendu

(2005). Compte rendu de [Nouveautés]. *Québec français*, (136), 4–20.

ESSAI

**Hans-Jürgen Greif  
et François Ouellet**  
*La littérature québécoise.  
1960-2000*

L'Instant même, Québec  
2004, 119 pages.  
(Coll. « Connaitre »)

**H**ans-Jürgen Greif et François Ouellet, respectivement professeurs de littérature à l'Université Laval et à l'Université du Québec à Chicoutimi, relèvent dans cet ouvrage succinct mais très efficace ce qu'il faut savoir de la production littéraire québécoise d'après la Révolution tranquille.

L'ouvrage se destine aussi bien à un lectorat constitué d'enseignants qu'à un lectorat d'étudiants, qu'ils en soient au niveau collégial ou au niveau universitaire. La division de l'œuvre est judicieuse. La première section présente un condensé de l'histoire du Québec des origines à nos jours, en insistant bien entendu sur la période visée par l'œuvre, soit les quarante dernières années. Les parties suivantes présentent la production littéraire selon les genres auxquels chaque œuvre se rapporte: le roman et les formes narratives brèves, la poésie, l'essai et le théâtre. Pour chaque portion du livre, les auteurs effectuent le parallèle entre histoire sociale et politique et littérature. La langue est simple, concise, de sorte que le lecteur, s'il aborde cet ouvrage en tant que néophyte, ne risque pas de se noyer dans la terminologie - parfois lourde - qui se rattache aux études littéraires.

S'il n'offre aucun extrait à l'appui - contrairement aux anthologies très prisées par les enseignants -, le livre de Greif et Ouellet propose une bibliographie sélective classée par auteur, et ce, en fonction de chacun des genres abordés dans l'œuvre.

STEVE LAFLAMME



**Bertrand B. Leblanc**  
*Les chemins de l'écriture*  
Éditions Trois-Pistoles,  
Notre-Dame-des-Neiges  
2003, 128 pages

**Daniel Gagnon**  
*A contrario*  
Éditions Trois-Pistoles,  
Notre-Dame-des-Neiges  
2003, 152 pages

**L**a collection « Écrire », au format minçon et s'habillant, en quatrième de couverture, de visages d'auteurs tout sourire, se présente d'elle-même par son nom.

Les Éditions Trois-Pistoles nous offrent ces quelques perles, petits livres où les écrivains québécois nous dévoilent leurs secrets professionnels: « [...] pourquoi ils écrivent, comment ils sont devenus écrivains, où ils vont chercher leur inspiration, ce qu'ils aiment (ou détestent) de leur métier. » (2<sup>e</sup> de couverture)

Parmi les dernières parutions, les confidences de Bertrand B. Leblanc et Daniel Gagnon. Le premier, dont les pièces animent toujours les planches de nos théâtres, crée pour lui-même: « En conséquence, j'écris pour me faire plaisir et tant mieux si ça plaît à quelques milliers de lecteurs » (p.12). Du récit de sa carrière d'auteur, Bertrand B. Leblanc ne retient que les bonheurs. Peut-être parce ce qu'il a pris la plume sur le tard et que déjà une prestigieuse carrière d'homme d'affaires le précédait, cet écrivain prolifique qui n'a pas connu l'échec nous donne une leçon plus qu'encourageante: « Oui, ma vie d'écrivain m'a beaucoup choyé. Même la critique a été particulièrement bienveillante avec moi. Et les quelques fois où j'ai été étrillé ne sont en somme que l'exception qui confirme la règle » (p.90).

Dans un autre registre, Daniel Gagnon, romancier, nouvelliste, essayiste et lauréat du Prix Molson de l'Académie des lettres du Québec (1985), vit plutôt le processus de création dans la douleur: « Une belle critique me faisait plaisir, mais après, je me retrouvais encore face à moi-même. Mon roman était-il bon, je ne voulais pas y penser. [...] Je continuais à écrire, à me fouiller les entrailles » (p.104). Sur un ton plus lyrique, Gagnon nous présente les luttes de l'écriture: celle avec les autres et celle avec soi-même.

Ces deux ouvrages vous assurent quelques heures d'une lecture substantielle; tant les admirateurs que les futurs auteurs y trouveront leur compte.

PASCALE DEMERS

**Normand Labrie  
et Sylvie A. Lamoureux [dir.]**  
*L'éducation de langue française  
en Ontario: enjeux et processus  
sociaux*

Prise de parole, Sudbury  
2003, 248 pages

**L'**ouvrage que présente l'équipe du Centre de recherches en éducation franco-ontarienne (CRÉFO) traite des enjeux et des processus sociaux relatifs à l'éducation de langue française en Ontario, celle-ci étant vue en quatre grandes thématiques: l'exercice du pouvoir dans le sys-

tème d'éducation, le traitement de la différence, la formation à l'enseignement et le perfectionnement professionnel, et, enfin, les réalités des jeunes.

Les chercheurs ont choisi l'analyse qualitative et utilisé trois méthodes d'investigation pour recueillir leurs données: les entrevues avec différents acteurs sociaux, l'analyse documentaire et l'observation du milieu.

Les trois premières études de l'ouvrage, réalisées par Monica Heller, Normand Labrie, Brigitte Roberge, Sylvie Roy et Denise Wilson, portent sur l'exercice du pouvoir dans le système d'éducation franco-ontarien. Elles nous apprennent qu'en dépit du fait que les francophones sont maintenant responsables de la gestion de leurs écoles - un droit qu'ils ont réclamé pendant des décennies -, le pouvoir politique est en réalité exercé, non pas par les représentants des communautés, mais par les autorités gouvernementales et administratives en raison d'une réforme du gouvernement néo-conservateur Harris. Il en va de même dans les conseils d'école, où les parents constatent qu'ils ont peu ou prou de pouvoir. De l'avis des chercheurs, la réforme n'a donc pas favorisé un virage plus démocratique, loin s'en faut. Pour Labrie, Wilson et Roberge, « la participation des parents n'est pas uniquement une affaire de bonne volonté, mais aussi un terrain de luttes sociales » (p.27), entre les administrateurs scolaires et les parents eux-mêmes.

Les études de Nathalie Bélanger et Denise Wilson, qui abordent le traitement de la différence, font ressortir les difficultés d'intégration des élèves présentant des handicaps. Celle de Diane Gérin-Lajoie, qui est particulièrement intéressante parce que révélatrice des difficultés quotidiennes des enseignants en Ontario, montre que les politiques et les programmes scolaires sont élaborés sans que les enseignants soient consultés.

Trois études portant sur les réalités des jeunes complètent l'ouvrage. Celle de Diane Gérin-Lajoie, intitulée « Parcours identitaire des jeunes francophones à l'école secondaire », met en lumière le phénomène de l'identité bilingue. Contrairement à ce que l'on pourrait croire, l'adhésion spontanée de ces jeunes ne va pas nécessairement au groupe linguistique dominant, ce qui incite la chercheuse « à jeter un regard positif sur la francophonie en milieu minoritaire » (p. 186). L'étude « Bilinguisme et accès des jeunes au marché du travail » de Sylvie A. Lamoureux, Roger Lozon et Sylvie Roy met en relief

la rareté des ressources disponibles en français pour ces jeunes appelés à relever de nouveaux défis. Phyllis Dalley et Mark Campbell, qui signent la dernière étude de l'ouvrage, se penchent sur les processus d'inclusion et d'exclusion qui affectent les jeunes élèves victimes de discrimination à cause de leur orientation sexuelle.

L'éducation en français est, on le sait, au cœur des revendications des communautés francophones du Canada, celle-ci étant vue, à juste titre, comme la pierre angulaire de la survie de ces communautés. Cet ouvrage est donc recommandé à quiconque s'intéresse à l'éducation des minorités linguistiques, mais aussi à quiconque est sensible au fait de vivre en français dans un milieu majoritairement anglophone, plus particulièrement en Ontario.

JEAN-DENIS CÔTÉ



**Régine Robin**

*Cybermigrances. Traversées fugitives*  
VLB éditeur, Montréal  
2004, 247 pages  
(Coll. « Le soi et l'autre »)

Déjà dans *La mémoire saturée* (Stock, 2003), Régine Robin nous offrait ces « flâneries mélancoliques et buissonnières entre passé et présent, entre moi et moi, entre Montréal, Berlin et Paris » qu'elle nomme « cybermigrances ». Dans son dernier livre, Robin interroge les nouvelles pratiques communicationnelles en tant qu'essayiste, d'une part, et en qualité d'écrivaine, d'autre part. C'est que Robin se considère à la fois comme écrivaine, théoricienne littéraire et chercheuse. Passionnée par l'écriture électronique considérée comme une expérimentation littéraire, l'auteur de *Berlin Chantiers* constate un certain désenchantement face aux technotextes; sortir la littérature du livre s'avère plus difficile qu'on ne l'aurait cru au début des années 1980.

La première des quatre parties de *Cybermigrances* fait d'abord succinctement l'examen des mouvements moder-

niste, postmoderne et expérimental de la littérature, lesquels ont tendu vers la dissolution des formes traditionnelles, la ruine de sens et la discontinuité. Robin tente ensuite de répondre à cette question: quelle attitude adopter en présence des nouveaux supports, des nouvelles formes de diffusion et de la « restauration »? Il va sans dire que promouvoir l'intégration de nouveaux supports dans la littérature, notamment celui de l'écran d'ordinateur, sous-tend la démarche intellectuelle de l'auteure. *Cybermigrances* est d'autant plus intéressant que Robin y explique dans quel cadre identitaire s'inscrit son écriture. De surcroît, ce livre développe plusieurs réflexions génériques et identitaires sur les écrits publiés quotidiennement dans le cyberspace. Son expérience personnelle en la matière est évidemment mise à contribution. Robin aime passer de la fiction à la métafiction et de la citation à la théorie pour ensuite revenir à l'autobiographie. Pour ainsi dire, elle ne conçoit que des textes hybrides. Par exemple, elle confie tenir un « horodatier », c'est-à-dire un journal qui renvoie aux heures plus qu'à la journée comme unité et qui s'apparente à l'agenda et à l'autobiographie.

Dans les parties intitulées « Déplacements », « Mail de soi » et « Identités de passage: boîtes de vie », Robin nous invite à la suivre dans ses déambulations urbaines, ses parcours, ses pensées nomades et les étranges expériences qu'elle a vécues sur le Net. Textes originaux qui ne manquent surtout pas d'étonner et de susciter des réflexions sur les notions de fragmentation et de combinatoire qui s'imposent aujourd'hui dans diverses formes d'écriture. *Cybermigrances* est certes une référence incontournable pour quiconque veut mesurer les possibilités qu'offrent les nouvelles formes d'énonciation.

LOUIS MORNEAU

**NOUVELLE**

**Dominique Lavallée**

*Étonnez-moi, mais pas trop!*  
Triptyque, Montréal  
2004, 119 pages

Cécile, une alcoolique, revoit en rafales sa vie de désœuvrée, pelotonnée aux côtés du piéton qu'elle a fauché avec sa voiture; une autre femme zigouille de toutes les manières imaginables des voisins trop fouineurs; un hypocondriaque moisit dans les dédales sombres de l'édition; Pascale est humiliée par son psychiatre avec contentement, une autre est aux prises avec un désaxé qui la couvre

de paroles grivoises en plein métro à l'heure de pointe; Geneviève, une analyste financière, décide d'en finir avec les automobilistes culottés... Voilà autant de femmes qui se retrouvent au centre de situations folles, confrontées aux attentes exigeantes de la société moderne. On voudrait la femme sans faute, accomplie, une mère de famille attentionnée, un cordon bleu, une amante svelte, séduisante à tout jamais, gentille et docile idéalement. Étouffant dans leur frustration, ces onze femmes éclatent d'un coup pour s'extirper de ce carcan social, chacune à sa manière. Ce trop-plein génère un verdict caustique quant à la place de ces dames dans le monde.

C'est dans un style très rafraîchissant que Dominique Lavallée nous livre l'histoire de ces femmes. La réflexion qui s'en dégage est lucide et retentissante. Bien que la plume de l'auteure soit alerte, provocante et drôlement corrosive, la lecture d'*Étonnez-moi, mais pas trop!* devient malgré tout routinière. D'une nouvelle à l'autre, la narration laisse sur une impression de déjà-vu. Les onze femmes se trouvent au centre de leur propre histoire, mais le thème de la libération est traité trop uniformément pour être renouvelé. Sans compter que la chute des nouvelles laisse souvent le lecteur perplexe. Tout au long de ces courts récits, l'auteure laisse croire à une fin rocambolesque à souhait, ce qui ne vient jamais. Le lecteur reste sur sa faim, car il n'a à se mettre sous la dent qu'une finale en queue de poisson.

ARIANE OUMET

**Michel Rheault**

*C'était écrit*  
Vents d'ouest, Gatineau  
2004, 93 pages

Michel Rheault a consacré deux essais **M**aux chanteuses qui ont marqué sa jeunesse. Après avoir publié *Les voies parallèles de Pauline Julien* (VLB éditeur, 1993) et *Dalida, une œuvre en soi* (Éditions Va Bene, 2002), il fait maintenant paraître *C'était écrit*, son premier recueil de nouvelles. En quelques pages seulement, l'auteur dépeint le parcours impitoyable et émouvant d'humains pénétrés par les griffes aiguës du destin. D'abord celui d'une chanteuse sexagénaire qui, lors d'un spectacle d'adieu, tire sa révérence en dévoilant les tricheries d'un art qu'elle a simulé tout au long de sa vie; ensuite celui d'un homme arpentant les endroits publics pour retracer les empreintes laissées par les graffitis de son enfant décédé; suivent aussi ceux d'un écrivain frappé



d'amnésie qu'on accuse de plagiat d'un employé de boucherie invité à payer de sa chair les mœurs décadentes de sa patronne. Voilà quelques figures qui peuplent les neuf textes courts du recueil en leur imprimant une force étonnante. Paradoxalement, ces êtres fragiles qui craquent sous la pression insoutenable des événements révèlent, avec une poignante vulnérabilité, le côté tragique de l'existence. Suspendus aux vérités inexorables débitées dans des annonces de journaux, des relevés de guichets automatiques, des photographies, des dessins, des œuvres littéraires ou encore des notes écrites à la main, ils se présentent comme des personnages profondément stigmatisés par ces estampes cruelles et indélébiles. Si, le plus souvent, les textes de Rheault trouvent une issue dans une certaine noirceur, ils n'en demeurent pas moins lucides et pénétrants. Ces nouvelles juxtaposent douleur et beauté et proposent une réflexion sur les notions anthématiques de liberté individuelle et de fatalité.

ARIANE GAGNÉ



POÉSIE

**Louise Desjardins**  
*Silencieux lassos*

Écrits des Forges, Trois-Rivières  
2004, 74 pages

Louise Desjardins demeure proche du genre humain en ce sens que l'écriture manifeste une poésie de la mémoire, de l'identité et presque de l'aveu dans son dernier recueil, *Silencieux lassos*. Constitué de plusieurs poèmes sans titre et sans ponctuation dans trois sections de longueurs différentes, dans un style d'une grande finesse, ce recueil de l'auteure du roman *La love* (qui a mérité deux prix importants), est digne de mention en raison de sa profondeur. On plonge donc dans un texte où la marque de la filiation parentale, littéraire ou individuelle est ce qui compose le territoire de la mémoire. L'espace poétique s'élabore par des ré-

férences à des auteurs anciens ou contemporains, explicites comme dans «fenêtres fleuries de givre» (Nelligan), ou implicites en évoquant le dahlia et la framboise, qu'affectionne particulièrement Paul-Chanel Malenfant. Les racines de l'être se déclarent aussi par la marque typographique (l'italique, par exemple) comme dans «Elle répétait sans cesse ° *Je mourrai un jour ou l'autre* ° Et elle ajoutait chaque fois ° *Je préfère l'autre* » ou tout simplement par l'apostrophe: «*Serais-tu ma mère*». Le discours de l'autre est intégré au discours du sujet lyrique, qui a des comptes à régler, issus de «toute une vie de femme ° et de tendresse contrôlée». C'est donc le relâchement des barrières, la parole contre les «silencieux lassos» qui étouffent, qui s'effectueront dans une écriture qui procède par l'objet, comme si de l'objet surgissait un tourbillon de souvenirs intimes qui s'ordonnent dans l'écrit, par le biais de l'auteur, pour sortir du silence, tel un cowboy défait mais qui «arrache [...] des pages entières ° D'amis de frères de sœurs» au livre de sa vie.

PIERRE-LUC DESMEULES

**Fernand Durepos**  
*Mourir m'arrive*

L'Hexagone, Montréal, 2004, 44 pages  
(Coll. «L'appel des mots»)

**Michel Garneau**  
*Discrète parade d'éléphants*

Lanctôt éditeur, Montréal  
2004, 158 pages  
(Coll. «J'aime la poésie»)

**Eugénio de Andrade**  
*Matière solaire*

suivi de *Le poids de l'ombre*  
et de *Blanc sur blanc*  
Gallimard, Paris, 2004, 187 pages  
(Coll. «Poésie»)

**Revue Liberté**  
Dossier «Roland Giguère»

N° 265, septembre 2004, 147 pages

Pour Fernand Durepos, en-deçà du simple fait d'être dite, la parole doit s'inscrire en des circonstances préalables, situées entre toutes, ce qu'atteste le titre (en majuscules) des poèmes, démesuré: «ELLE SAIT JUSQU'OU JE PEUX ALLER: PETITE, ET S'ASSAYANT SEULE, ELLE POSSÉDAIT DÉJÀ TOUS LES SECRETS DE LA JOAILLERIE». Telle démonstration relèverait du supplice, si ce n'était ces courts poèmes, en quelques vers: «à l'éclat de mon visage ° elle comprend ce qu'est tromper ° se rappelant avec exactitude ° les diamants dont elle vient ° de m'emplier la tête». Le titre et le poème semblent ici

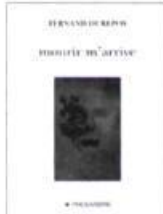
s'affronter, comme des voix distinctes sur la page, l'un découvrant l'autre, l'engouffrant, lui donnant repère.

Michel Garneau par contre, non sans jolis coups, remplace un titre raccourci («l'insubordonné», «le p'tit-veau», «le regard») par un poème de quelques pages, parfois renversant, la parole étant donnée à un poète-racontar: «j'étais là comme un poisson dans l'air ° ne sachant pas pourquoi j'y étais ° et ne sachant pas comment partir ° ni surtout où aller», vers transparents dans leur «vulgarité» même, presque étrangers à l'écriture (voir le poème «le salon de l'habitation», p.141).

La transparence, Eugénio de Andrade l'entretient lui aussi, sur un autre mode, travaillant les formes fixes (sonnet, psaume, haïku) jusqu'à l'évanouissement des formes: «J'habite à présent les yeux des enfants, ° je dispose la lumière pour mieux les voir, ° le bleu se rapproche de la pupille. ° Sur cette place qui m'en rappelle une autre ° plus ancienne, les pigeons viennent ° boire la solitude de mes mains.» Andrade écrit dans le retour de l'enfance, pour la mort de l'enfant, pour ce «jour net comme un parvis désert».

Jour désert, vacant, que celui de la mort de Roland Giguère, que la revue *Liberté* montre assombri sur la couverture du numéro 265: «Mot à mot j'ai appris à vivre ° pas à pas je suis revenu ° à mon champ de silence ° je ne cherche plus le verbe ° qui va tuer la phrase» (*Illuminures*, 1997). On s'empresse de rendre hommage à Roland Giguère, un maître, et de belle façon. Laurent Mailhot nous convie à «Entendre, écouter Giguère», dont «[l']œuvre poétique [...] est semée de pas, de mouvements, d'échos qui assurent le passage de l'œil à l'oreille» Et Pierre Nepveu, sur l'imprévu: «"Soudain": mot à la fois péremptoire et opaque, avec lequel on ne discute pas, tant sa brutalité souffre mal les explications.» Comme si le mot «soudain», justement, assurait passage entre l'œil et l'oreille (comme si l'événement, cœur du monde, avait siège encore dans le poème). «Ne pas faire de bruit, ° c'est lui céder le monde», affirme pour sa part François Dumont dans ses aphorismes en vers, avec ambiguïté: le mot «silence» demeure informulé, présent tout de même par la négative, comme désertion, comme écoute, non du monde, mais des bruits confus (des signes) du monde. Aujourd'hui: moins l'âge du silence, comme on le croit, qu'«âge du bruit», âge de la parole vaine, négative, en manque d'affront, en quête de transparence.

VINCENT CHARLES LAMBERT



Luc Larochelle

*Ni le jour ni la nuit*

Triptyque, Montréal

2004, 89 pages

Des mots. Il faudrait, pour rendre l'esprit du recueil de Luc LaRochelle, en murmurer quelques-uns, comme ceux que l'on trouve au seuil de la première partie du texte (« nulle part où aller »): « tu as répété des syllabes dures ° qui s'empêtraient sans former de mots ° j'aurais mieux reçu ° en plein visage ° le revers de ta main ° aucune échelle pour mesurer ° le tremblement de nos lèvres. » (p.44) Ce qui frappe, d'entrée de jeu, c'est la puissance, la force accordée au langage, à l'acte de parole. Liant indissociablement le *je* et le *tu*, les mots servent de guide au sein d'un univers poétique où l'intime rime avec solitude. Si, en effet, le dialogue apparaît au premier plan, c'est pour dévoiler l'ampleur du rejet et de la confrontation: « je croyais m'installer ° encrypter mes amours ° dans la chair des mots [...] ° ces mots-là n'étaient ° qu'un accouider piégé ° un saccage parfait » (p.12). L'idée de constat, par la force des choses, s'installe peu à peu - « j'aurais voulu qu'on me parle ° plus doucement » (p. 42) -, laissant le poète seul avec lui-même, dans un monde où le paysage se fait non pas nature morte, mais nature grise. En fait, et voilà ce qui somme toute mérite le plus d'être mentionné, c'est que cette poésie est littéralement plongée dans une vision assombrie de l'existence, où rien n'est totalement noir, ni totalement blanc: tout est gris. Ainsi la figure de l'entre-deux, pièce maîtresse du recueil, laisse le locuteur à l'abandon, incessamment coincé entre l'indécision et l'infini, entre la vie et la mort: « débarqué depuis peu ° dans ce pays de pluie ° j'ouvre les yeux ° sur un matin pesant (p.23) ».

En quatrième de couverture, les éditeurs évoquent l'idée d'échec, se demandant si, tout compte fait, un brin d'espoir dans nos vies vaut tant de déception. Permettons-nous de rediriger la question: tant de déception vaudrait-il un peu d'espoir ? Dans une ère de décapitation et de tours effondrés, l'idée mérite réflexion. Après tout, ne sommes-nous pas tous, en tant que vivants, continuellement plongés dans l'entre-deux, dans le gris des choses ? Ou encore: ne serait-ce pas notre travail à tous de trouver un brin d'espoir dans cet univers où à la fois tout est concret et rien ne l'est, où nos existences mutuelles ne sont jamais totalement vécues *ni le jour ni la nuit* ?

ALEXANDRE DROLET

Anne Peyrouse

*Humour et poésie.*

*30 poètes québécois*

Écrits des Forges, Trois-Rivières

2004, 166 pages

Rire est certes l'attitude qui rafraîchit le plus dans la lecture du texte poétique. En effet, parce que la posture traditionnelle est de considérer le poème comme un objet de réflexion profonde, lorsque le lecteur moyen fait face à la modulation humoristique du projet poétique, son habitude interprétative s'effondre et la poésie triomphe dans la production surprenante de l'hilarité. Le terme est fort, ici, pour évoquer la relecture des textes présentés dans l'anthologie préparée par Anne Peyrouse, *Humour et poésie*. Il n'en demeure pas moins que les différents types d'humour qui y sont représentés nous font souvent sourire et parfois, même, vont jusqu'à nous faire vibrer les cordes vocales dans un staccato qui n'est propre qu'à l'être humain. C'est dire que les « historiettes, moqueries du monde et de soi, sourires à la vie et à ses situations, images surréalistes, jeux de mots et de sons, farces... » rassemblés dans ce recueil s'inscrivent à merveille dans la conjoncture actuelle, qui favorise les représentations comiques (voir le succès des humoristes). Voilà qui est bien, très bien ! Surtout si l'on considère que l'ambition de Peyrouse est « la réconciliation des lecteurs et lectrices avec la poésie », car ce livre constitue véritablement un outil merveilleux pour quiconque veut s'initier à la poésie ou peut-être même l'enseigner à un groupe de jeunes réticents. De plus, il permet de faire la tournée des grands-ducs (si vous me permettez cette expression) en revisitant les Jacques Brault, Paul-Marie Lapointe, Claude Gauvreau, Pierre Morency et plusieurs autres... L'amateur chevronné y trouvera son compte en s'interrogeant sur les stratégies humoristiques. Et là, il y en a une qui a échappé à l'énumération de la quatrième de couverture (citée plus haut): c'est la mise en scène, ou du moins l'allusion explicite, de la sexualité. C'est bien connu, les blagues de sexe font rire: eh bien, au moins la moitié du recueil est organisé avec des textes qui fondent leur plaisanterie sur la copulation. Quand même curieux que le paratexte n'en fasse pas mention... On se questionne aussi sur la période couverte: la majorité des textes, si ce n'est pas la totalité, proviennent de la deuxième moitié du vingtième siècle... Où est Jean Narrache ! Enfin, on peut déplorer l'absence d'introduction, qui nous

aurait éclairés sur les critères de sélection des textes ainsi que sur la notion même d'humour en poésie. Outre ces détails, cette anthologie rassemble des textes de qualité qui, en faisant le bonheur des amateurs de poésie, sauront aussi plaire à un plus large public.

PIERRE-LUC DESMEULES

Nathalie Stephens

*L'injure*

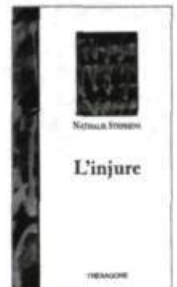
L'Hexagone, Montréal

2004, 73 pages

Dans son plus récent essai, Pierre Nepveu porte une réflexion sur le concept de *lieu*, affirmant notamment que « la force de la littérature consiste à faire apparaître la constellation d'expériences, de désirs, de réminiscences contenue dans tout lieu, si petit et humble soit-il » (*Lectures des lieux*, p.233). Le poète cherche à s'intégrer dans un monde par le lieu, en l'habitant, en le faisant vivre. Nécessairement, la notion d'existence fait surface, le poème s'appropriant alors l'univers en divers épisodes - la poésie de Nepveu en étant elle-même explicitement marquée.

Incidentement, il serait difficile de trouver une représentation plus concrète que celle qu'offre Nathalie Stephens dans son dernier recueil, *L'injure*, publié à l'Hexagone. Offrant au lecteur un univers tout en prose, l'auteure de *Je Nathanaël* met en scène un personnage juif, avec tout ce que cela comporte: rejet, violence, contestation. Plus que tout, le lieu précédemment évoqué est l'élément central du texte, puisque c'est dans sa recherche que le juif s'affirme en tant qu'être: « Tu te morfonds dans le creux de l'histoire, où bégaient tous les peuples, où crève ta révolte. [...] Tu n'es Rien. Tu es sans antécédents. [...] Tu fouilles ta mémoire à la recherche du premier lieu qui t'a entamé. Tu n'es pas de ce monde qui t'a pourtant inventé » (p.38). Si le recueil se présente comme une longue marche, c'est pour montrer les facettes de la quête des origines et de l'Existence. Le juif n'est pas, tout lui rappelle que « c'est partout la même ville » - d'ailleurs « qu'est-ce qu'une ville sinon une violence entérinée ? » (p.60) - « partout les mêmes graffiti », et il « plonge la tête première dans la huée qui [le] poursuit. » (p.36).

Concis, *L'injure* frappe avec ses phrases incendiaires et la puissance de ses images kaléidoscopiques. Séparé en quatre parties, comme autant d'étapes vers une quête qui n'aboutit nulle part, le recueil parvient avec force à dresser un portrait de l'éternelle bêtise humaine. Car le juif cherche le lieu, encore et encore, et



veut assouvir ce « désir suffocant, inexécutable, de le nommer » (p.64).

Il ne nomme en fait - en soixante pages - que l'ineffable combat du juif pour *exister*.

ALEXANDRE DROLET

RÉCIT

**Sergio Kokis**

*L'amour du lointain*

Récit en marge des textes

XYZ, Montréal

2004, 309 pages

« J'aime un livre parce qu'il parle d'une certaine façon de moi, parce que je peux m'y perdre dans d'autres moi-même que je n'avais pas encore envisagés » (p.131). Dans son plus récent livre, *L'amour du lointain*, Sergio Kokis ne nous présente pas de personnages qui pourraient être « d'autres lui-même » : il parle de lui, seulement de lui. Et pourtant, s'il n'a écrit ce livre que pour lui-même, ses aventures embrassent beaucoup plus large, justement par cet « amour du lointain » qui le pousse à explorer en profondeur tout ce qui l'intéresse, que ce soient des langues, des œuvres littéraires, artistiques ou philosophiques, des thèmes qui l'obsèdent ou même, dans le cas présent, des avatars de sa propre mémoire. L'auteur devient, dans cette « tentative d'autoportrait », le narrateur de ses propres aventures, dont il explique les résonances personnelles et intellectuelles, avec force digressions philosophiques et littéraires. Kokis se promène ainsi dans sa propre mémoire, louvoyant entre les souvenirs, retraçant l'itinéraire au cours duquel il s'est créé comme artiste et comme intellectuel. Tout ça dans le seul but, avoué et expliqué dans le premier chapitre, de mieux se comprendre. La démarche est donc parfaitement égocentrique, mais dans le cas de Kokis, le mot est loin d'être péjoratif. Tout cela s'éloigne rarement du jeu, la voix actuelle de l'auteur restant toujours très présente, discutant de la signification des événements racontés en ne tombant jamais dans le dramatique. Le « carnaval de idées » tourne dans l'univers de l'auteur, et cette multiplicité d'intérêts qu'il dépioie empêche l'introspection de piétiner. C'est le plaisir personnel de Kokis qui est à la base de ce texte, qu'il présente d'ailleurs comme une espèce de cadeau qu'il se fait pour ses soixante ans, et ses dix ans d'écriture. Un cadeau qu'on peut partager, pour autant qu'on ait un peu l'esprit vagabond

et, bien sûr, un intérêt marqué pour le monde romanesque de Kokis.

MARIE-CLAUDE BÉLAND



ROMAN

**Nelly Arcan**

*Folle*

Seuil, Paris

2004, 204 pages

Le deuxième roman de Nelly Arcan, *Folle*, poursuit dans la veine de l'auto-fiction amorcée avec *Putain* (Seuil, 2001) : la narratrice, une écrivaine qui porte le même nom que l'auteure, y évoque le succès de son premier roman, et parle même de son passage remarqué à l'émission de Christiane Charrette, en même temps que Catherine Millet. Arcan entretient donc volontiers la confusion entre le réel et le fictif, plus proche cependant de Christian Mistral (pour son utilisation d'un pseudonyme devenu personnage) que de Millet ou Christiane Angot. En août dernier, elle s'en expliquait à Odile Tremblay : « Peu importe ce qui existe ou pas. J'enchevêtre le vrai et le faux dans mes livres en une tentative de vérité et de pureté ». Et c'est bien ainsi qu'il faut lire ses romans.

*Folle* est en fait une longue lettre que la narratrice écrit à un homme avec qui elle a vécu durant quelques mois une histoire d'amour trouble, minée dès la première rencontre. Alors que Nelly est séduite par l'accent français d'un journaliste, travaillant à la pige à Montréal, lui est plutôt d'emblée attiré par son passé de prostituée. Leur relation, construite sur une sexualité excluant le plus souvent la tendresse, est d'ailleurs marquée par l'intérêt particulier du journaliste pour la pornographie : il rêve d'écrire un roman sur le cybersexe, avec lequel il entretient une relation de dépendance. D'ailleurs, la narratrice, peu sûre de sa séduction, redoutant les rivales de chair, sait qu'elle peut encore moins rivaliser avec les fantasmes offerts sur le Net. Après leur rupture, qu'elle vit difficilement, elle projette de

se suicider à l'occasion de ses trente ans (projet déjà ancien, trouvant sa source dans son adolescence). La lettre est donc une sorte de testament amoureux, une tentative ultime de toucher l'amant qui l'a rejetée.

La « folle » de Nelly Arcan est attachante, parce qu'on la sent blessée, irrémédiablement, dans son impossible quête de la séduction définitive. L'auteure, dans son écriture parfaitement maîtrisée, à la fois élégante et crue, poétique et directe, sait rendre tangible la fragilité et le déséquilibre de la narratrice. La tragique beauté de ce deuxième roman confirme avec éclat qu'Arcan, au-delà du phénomène médiatique, possède une voix unique lui assurant une place de choix dans notre littérature.

GILLES PERRON

**Jean-François Beauchemin**

*Le jour des corneilles*

Les Allusifs, Montréal

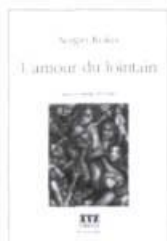
2004, 153 pages

Avec *Le jour des corneilles*, Jean-François Beauchemin nous offre un récit à la fois noir et envoûtant qui peut sans conteste être qualifié d'événement littéraire de l'automne 2004.

À la suite de l'assassinat de son père, le fils Courge comparait devant la justice. Élevé seul dans les bois en compagnie de son père, il explique à un invisible juge l'étrange relation qui l'unissait à son unique parent. Long monologue d'un personnage asocial, le récit nous fait peu à peu découvrir l'étendue de la carence affective du fils. Mais surtout, il s'agit d'une oeuvre dont le vocabulaire inventif, les archaïsmes, les contresens et les néologismes font de la langue un personnage à part entière. Petit retour sur un grand roman...

Hanté par l'image de morts-vivants qui le visitent à toute heure du jour, le père Courge s'abrite dans les bois depuis la mort tragique de ses parents. Reclus et distant, il vit en relative paix avec sa compagne jusqu'au jour où cette dernière meurt après la naissance de leur fils. Laisse seul à lui-même, l'homme élève son enfant dans une totale indifférence.

Persécuté par un chagrin dont il n'arrive à se défaire, le père se venge cruellement sur son fils en le brutalisant sans cesse : « Combien de fois fus-je houspillé, affamé, appendu, enseveli, livré à termite ou établi sur guêpière, enduit de miellée puis offert à fourmis, ficelé à branchotte puis donné pour pâture à chenille et quasiment noyé sous l'étang ? » (p.17).



Malgré un séjour au village qui aurait pu leur être salvateur, les deux personnages subissent mutuellement les carences et douleurs de l'autre. Ils sont incapables de communiquer leurs souffrances respectives et leur vie commune devient un véritable enfer. L'affection attendue se transforme en une véritable obsession: « Et plus les jours fuyaient, plus j'ambitionnais de voir amour sortir de lui, s'exprimer de ses machineries, et se montrer enfin! Oh! comme j'impatientais d'une telle vision » (p. 67).

Alors que les jours du père sont peuplés d'horribles cadavres, ceux du fils sont traversés par les images d'une mort plus sereine. Fantôme de la mère Courge et autres personnages au regard doux et mélancolique s'offrent aux yeux du jeune homme. Condamnées au silence, ces figures réconfortantes ne peuvent malheureusement pas lui offrir ce que son père se borne à garder en lui. Incapable de trouver chez ce dernier la moindre trace d'amour, le fils Courge le tue afin de mettre fin à sa propre douleur.

Il comprend trop tard que le meurtre n'était pas la seule solution à sa souffrance. Maintenant enfermé, bientôt condamné, il sait alors que « la parole qui nomme toutes choses [et] leur donne corps et forme concrète » peut être salvatrice « car forte parole est outil, et lampe dans le soir » (p. 150-151).

En signant *Le jour des corneilles*, Jean-François Beauchemin aura offert à la littérature québécoise une troublante œuvre à la langue prodigieuse qui ne peut être totalement savourée qu'après une deuxième, voire une troisième lecture. Un classique en devenir.

LOUIS ROUSSEL

### Françoise Chandernagor

*Couleur du temps*

Gallimard, Paris

2004, 157 pages

Françoise Chandernagor, membre de l'Académie Goncourt, est passée maître dans l'art du roman historique français et navigue avec aisance et naturel sur les frontières entre Histoire et Roman. D'ailleurs, son premier roman, *L'allée du roi* (1981), se présentait comme les mémoires imaginaires de M<sup>me</sup> de Maintenon, seconde épouse de Louis XIV. Partageant son talent entre sa passion pour le Siècle des Lumières et une écriture résolument moderne, elle nous offre ici une incursion dans les milieux (artistiques et industriels) de la peinture parisienne du XVIII<sup>e</sup> siècle. Roman dépouillé de tout artifice mais combien dense, *Couleur du temps* se présente

d'abord comme l'histoire d'un tableau, celui du *Portrait de l'artiste avec sa famille*, que le peintre, Baptiste V\*\*\* souhaite exposer au Salon bien longtemps après que sa carrière soit terminée. « Que veut démontrer Monsieur V\*\*\* [...] en réparaisant ainsi sur le devant de la scène ? »

Cette intrigue sert d'entrée en matière au roman qui, en fait, se consacre essentiellement à raconter la vie du peintre Baptiste V\*\*\* et à ce qui fut au centre de sa vie, la peinture en tant que métier. Le réalisme des descriptions et le détail des techniques de peinture sur lesquels s'appuie l'intelligibilité du récit contrastent admirablement avec la poésie qui se dégage de la passion amoureuse du peintre pour la couleur. La réalisation du *Portrait*, quant à elle, sert de fil conducteur de cette biographie du mystérieux peintre dont la figure se détache encore plus nettement que celles des personnages historiques qu'il côtoie (essentiellement des peintres, dont son « ami » Chardin). Ce tableau, dont les dimensions démesurées amusent ses contemporains, est, comme tous les autres tableaux peints dans la vie de l'artisan, « une œuvre de commande » à cette seule différence que la cliente est la « toute jeune Mme V\*\*\* » (p. 11). Peint sur plusieurs années avec les aléas des naissances et des morts, tour à tour repris et délaissé, ce *Portrait* parvient maladroitement à retenir et à immortaliser les figures aimées. C'est cette présence évanescence des membres de la famille V\*\*\* qui donne de l'épaisseur à l'intrigue et un peu d'humanité à cet homme qui n'a rien d'un héros, mais qui, héroïsme suprême, n'est jamais habité ni par la vanité ou l'amertume et cela en dépit de ses triomphes à la Cour et de ses échecs sur le plan personnel; quoique techniquement doué, il ne se considère que comme un artisan et non comme un artiste et envisage la vie avec pragmatisme.

L'intérêt du roman, tel celui du *Portrait*, est sans aucun doute dans sa composition plus encore que dans son sujet. Le jeu entre réalité et fiction est ici si savamment orchestré que l'on goûte avec délices toutes les subtilités du narrateur qui, se plaçant à la fois dans la peau d'un biographe et dans celle d'un romancier, dissémine çà et là des indices de fictionnalité et joue sur la temporalité pour brouiller le lecteur. Par exemple, il convoque « l'Histoire » pour excuser des blancs (p. 26), l'interprétation des « historiens de l'art » pour expliquer certaines toiles (p. 27) ainsi que le *Mémoire pour servir à la vie de quelques fameux peintres* (p. 42) d'un nommé

Louis Prades pour appuyer des anecdotes entourant la vie de l'atelier. On ne peut que sourire lorsque le narrateur ajoute de façon presque innocente: « En réalité, V\*\*\* n'est pas resté si calme, ce jour-là, que Prades nous l'assure » (p. 47). Vérité historique ou vérité romanesque? En entrevue, Chandernagor affirme elle-même qu'« il ne peut y avoir de vérité en art »...

Toutefois, tenter de saisir la « couleur du temps », de façon imagée ou symbolique, relève certainement du grand art et c'est à celui-ci que le peintre tout comme la romancière rendent hommage.

MANON AUGER

### Emmanuelle Brault

*Le tigre et le loup*

Boréal, Montréal

2004, 252 pages

La légende placée en épigraphe de *Le tigre et le loup*, premier roman d'Emmanuelle Brault, de même que la carte précédant le texte proprement dit et reproduisant l'image d'un monde organisé autour de la Terre vénéérée, préfigurent d'emblée un imaginaire inédit qui, sur le mode du merveilleux et de la parabole morale, touche de près des problèmes du monde contemporain et propose des solutions.

Déployant tout un art de l'énigme et du non-dit, le roman met en scène une communauté d'Asiatiques, vivant dans une grande ville américaine ressemblant à Montréal, qui entreprennent de sauver leur Terre natale (le Cambodge, d'après toutes les données), ravagée par la guerre. Pour ce faire, ils comptent sur la sagesse et la clairvoyance du Loup, un « rassembleur », un rédempteur de la souffrance et de la douleur, qui, selon la légende, devra accomplir maints exploits jusqu'à ce que son alliance avec le Tigre soit consommée. Sauf que, à leur grande surprise, le Loup est une jeune femme, occidentale de surcroît, avec un passé douloureux, qui, s'adonnant corps et âme à sa



tâche, parvient à la mener à bon terme non pas par la force de l'esprit, mais bien par la voie du cœur, en rejetant la violence et en recevant la douleur. Les épreuves par lesquelles doit passer le Petit Loup s'enchaînent d'après une logique du crescendo (qui régit aussi l'organisation des trois livres composant le roman), allant de la douceur d'une étape initiale, où Peï et Khaï, ses protecteurs, l'aident à découvrir l'étendue de ses pouvoirs magiques, passant par le dur régime du Sanctuaire et par la lecture douloureuse des Écrits scellés, et culminant dans la souffrance violente, tant morale que physique, qu'on lui inflige en Terre vénérée, et dans sa mort symbolique, qui suit la reconnaissance du Tigre (nul autre que Khaï) et marque la consommation de l'alliance.

Autour du cheminement du Petit Loup, tout un monde foisonne, un monde endolori, où les Morts ne cessent de faire entendre leur plainte, où la Terre a besoin d'être purifiée avant de redevenir fertile et où les gens semblent avoir perdu leur humanité. En posant dans son centre ce Loup-femme (ou cette Femme-Loup), le roman propose des solutions qui consistent en l'instauration de valeurs simples, connues depuis toujours, mais peut-être jamais plus oubliées que dans les temps qui courent : pacifisme, règne du cœur, empathie, harmonie et entente, bref, un monde à l'image de cette Messie-femme.

Tout cela est raconté dans une prose très belle, simple et souvent poétique, alternant de manière opportune les points de vue et faisant place à la réflexion morale, le tout sous-tendu par un permanent renvoi à cette autre dimension des choses, située au-delà des apparences, et, surtout, par un érotisme raffiné, qui envoûte tant les personnages que le lecteur.

DENISA OPREA

**Catherine Cusset**  
*Amours transversales*  
 Gallimard, Paris  
 2004, 202 pages

**A**mours nécessaires et amours contingentes (en bonne descendance sartrienne), des personnages sans complications psychologiques, mais qui, saisis dans des situations symptomatiques, parviennent à esquisser un portrait vraisemblable de l'Occidental contemporain, un espace dynamique, faisant le tour des destinations consacrées d'une façon culturelle ou exotique, beaucoup de sexe, nouvelle panacée de l'individu post-moderne, et un style allègre, privilégiant

la notation précise et souvent les phrases et les images clichés : autant de topoï qui rattachent les *Amours transversales* à la typologie dominante du roman français contemporain.

À travers quatre chapitres, trois personnages centraux, dont les destins s'entrecroisent, focalisent à tour de rôle l'énergie romanesque. Par son évolution, chacun d'entre eux ajoute une touche à caractère de représentativité à la peinture de l'Occidental contemporain : un être fragile, fatigué, désabusé, esclave de son travail et de son propre rôle, en mal de communication avec les autres, qui s'accroche à l'amour (au plaisir sexuel) comme à une bouée de sauvetage. Ainsi Myriam, jeune femme qui se prépare à devenir actrice, croit que sa vie n'a plus de sens après sa séparation d'avec Pierre, l'homme qu'elle aimait éperdument ; pourtant, un séjour en Sardaigne et, surtout, des moments d'amour libre, en compagnie de Stefano, l'Italien connu des années auparavant, l'aident à relativiser les choses et à atteindre sa maturité affective. Dans le troisième chapitre, dont elle est, tout comme dans le premier, la figure dominante, Myriam, à la veille de son quarantième anniversaire, partage sa vie entre ses deux enfants, son mari et sa profession, de plus en plus exigeante. Un déplacement à Prague, pour le tournage d'un film, puis à Berlin, lui permet de se dégager de son rôle de mère et d'épouse tout en essayant de dépasser, à sa manière, l'angoisse du vieillissement. À travers la douceur un peu triste du psychiatre croisé dans les rues de Berlin, la fougue du jeune étudiant allemand ou bien l'autorité brutale, cachant en fait la peur de solitude, de Hans, l'homme connu vingt ans auparavant et qui avait refusé, à l'époque, de la déflorer, Myriam fait la paix avec son passé, retrouve son équilibre et transforme cette série d'amours contingentes en une manière de mieux aimer ses enfants et son mari, Xavier.



À son tour, celui-ci traverse la crise spécifique de l'homme ayant dépassé de peu la quarantaine. Toujours tendu à cause de son emploi et des nombreuses obligations, Xavier trouve en Camille, une jeune patiente à qui il a sauvé la vie, la possibilité d'un recommencement. Il retrouve ainsi le battement fou du cœur avant un rendez-vous, le vertige des baisers qui durent infiniment et, surtout, l'inquiétude permanente, entretenant la passion, car il ignore presque tout de la vie de Camille. Il parvient à se construire un petit univers en dehors du stress familial et professionnel. Mais le départ pour l'Inde de Camille, trop fière et trop libre pour accepter une relation avec un homme marié, réveille brutalement Xavier et met fin à sa passion, qui risquait de nuire sérieusement à sa vie familiale et professionnelle.

La dernière partie du roman déplace l'action dans la région *hotelière* de Cancún, en Mexique, là où Camille et Guillermo, son riche mari, passent leurs vacances. Comme son époux a du mal à oublier son travail, Camille se voit obligée de passer seule le plus clair de son temps, et c'est ainsi qu'elle remarque Luis, le petit employé rêvant de faire fortune. Commencée en douceur, dans l'admiration innocente et s'appuyant beaucoup sur le fait que Camille avait en quelque sorte participé à la douleur de Luis, en visitant le village de celui-ci juste à la veille des troubles zapatistes, leur amitié tourne très mal : jugeant que la séduction de la belle *gringa* est sa chance de devenir riche, Luis invite Camille sur la plage lors d'une nuit durant laquelle, au lieu du miraculeux changement de son destin, il trouve la mort. L'épisode Luis, autre relation contingente, permet au couple Camille-Guillermo de mieux se retrouver l'un l'autre.

Ainsi, d'un partenaire à l'autre, d'une ville à l'autre, les personnages de Cusset essaient, dans leur psychologie schématique, de comprendre le mécanisme fragile et délicat des relations avec l'autre et d'y infuser un peu de sens. Somme toute, malgré les nombreux clichés véhiculés et un style peut-être trop facile, le roman se retient justement parce qu'il propose de s'arrêter un instant de cette chasse au vent qu'est la vie et de réfléchir sur ce que nous sommes pour de vrai.

DENISA OPREA





José Claer

*Les nymphéas s'endorment à cinq heures*

Vents d'Ouest, Gatineau

2004, 170 pages

En 2001, José Claer publiait un premier roman teinté d'érotisme intitulé *Nu, un dimanche de pluie*. Avec *Les nymphéas s'endorment à cinq heures*, l'auteur raconte les aléas d'une jeune adolescente qui, au détour des corridors de sa demeure et des rues de son voisinage parisien, est confrontée au monde des mille et un désirs. Ducharmienne dans l'âme, Maude tente de sauvegarder l'innocence inhérente à son entre-deux-âges; pour ressasser les péripéties de son quotidien ou pour ramener différents souvenirs à sa mémoire, elle crée des néologismes et des expressions inusitées qui montrent son hésitation à intégrer le monde conventionnel des adultes. Maude, fréquemment prise "en flagrant délit de curiosité" (p. 98), découvre non sans trouble les voluptés d'Éros. L'attention portée à sa sœur, qui lui récite les épisodes amoureux et sensuels de sa vie, alimente sa passion pour Loys Lamy, son voisin de toujours et son initiateur aux délices de la chair. Dans toute la désinvolture de ses quatorze ans, Maude s'incline devant les "pulsion[s] de vie et parfois de mort qui se conjugue[nt] au quotidien" (p. 121). Douée d'un esprit vif, elle se plaît à considérer parents, amis, professeurs, comme des personnages de tableaux et multiplie les références à différents peintres, tels que Bosch, Picasso, Matisse et Monet, ce dernier étant évoqué dans le titre même de l'œuvre. Saint-Exupéry, Gide, Baudelaire, Rimbaud et Cocteau, dont elle cite le passage du *Testament d'Orphée*: "J'ai une très mauvaise mémoire de l'avenir", animent également l'imaginaire de Maude, qui s'en remet régulièrement, toujours de façon appropriée, à des figures marquantes de la littérature française. En somme, il s'agit, dans *Les nymphéas s'endorment à cinq heures*, de l'exposé des pensées d'une jeune femme qui essaie de contrecarrer un avenir stérile et aliénant, au risque de se laisser tenter par des extravagances apparentées à la folie dont souffre sa mère. L'habileté de l'auteur à développer l'univers fantasmagique d'une adolescente insoumise est évidente. Elle suscite, chez le lecteur, un intérêt soutenu dans le déroulement du récit parfois grave, parfois cocasse des menus événements qui parsèment l'existence de cette enfant terrible.

ARIANE GAGNÉ



Francine D'Amour

*Le retour d'Afrique*

Boréal, Montréal

2004, 228 pages

Quatrième roman de Francine D'Amour, qui est aussi l'auteur d'un recueil de nouvelles, *Le retour d'Afrique* confirme l'indéniable talent de l'écrivaine déjà lauréate du prix Molson de l'Académie des lettres du Québec (1988) et du prix Québec-Paris (1996). L'intrigue se développe dans un long monologue de Charlotte qui, après son refus de voyager avec son compagnon Julien en Égypte, décide de l'accompagner en pensée durant ces neuf mois en s'adressant directement à lui dans une sorte de journal intime non daté, mais rapporté selon un ordre linéaire. Sa solitude est toutefois pénible ainsi que sa narration le laisse voir, car Charlotte a beau chercher à émouvoir, elle n'en révèle pas moins sa lente descente aux enfers, elle qui, comme le père, le portrait fidèle de celui des *Dimanches sont mortels*, son premier roman, est aux prises avec un sérieux problème d'alcool, qui l'aide à engourdir sa solitude, son mal à l'âme, et à combler son ennui. C'est d'ailleurs parce qu'elle a trop bu au cours d'une soirée bien arrosée qu'elle déchire son billet d'avion et qu'elle décide de se séparer de Julien sous prétexte qu'il a honte de sa conduite. Aussi est-elle convaincue du bien-fondé de sa décision: «[...] Je voyais bien que tu étais soulagée que je ne sois pas du voyage» (p. 12), soulagée à tel point que, comme les amants du *Retour d'Afrique*, un film d'Alain Tanner, ils ont décidé, elle et Julien, de jouer le jeu en faisant croire que Charlotte serait du voyage alors qu'elle habiterait en banlieue, telle une recluse ou une prisonnière, une petite maison au bord de l'eau à l'abri des indiscrets qui la croyaient en Égypte.

Mais Charlotte ne peut vivre sans Julien (p. 71), qu'elle aime profondément, et espère qu'il rompra le pacte du silence qu'ils se sont imposé. C'est en vain qu'elle

attend et meuble cette attente en se détruisant par l'alcool et les somnifères à mesure que les mois passent, que la solitude s'intensifie et que l'inquiétude de perdre son amoureux la gagne. Sa santé mentale en prend même un coup tant elle n'est plus la même femme depuis qu'elle a quitté son travail et que Julien est parti. François, son ange gardien que lui a assigné Julien, la conduit un soir à l'hôpital où elle est placée sous observation dans l'aile des fous après une crise provoquée par l'abus d'alcool, crise qui l'associe à nouveau à son père, qu'elle juge sévèrement.

Construit à la manière d'une confession, qui force l'héroïne à entreprendre un douloureux voyage intérieur, *Le retour d'Afrique* est à la fois un roman d'amour et un véritable suspense, avec en prime, à la fin, une chute tout à fait inattendue où nous sont dévoilées des révélations troublantes qui expliquent une série d'événements et de mensonges qui ponctuent la narration. Francine D'Amour sait construire une histoire à petites doses et susciter l'intérêt. De plus, elle manie l'écriture comme un musicien chevronné manie son instrument. La langue est belle, juste, musicale, impeccable. Jamais Charlotte, malgré sa condition, n'utilise de mots vulgaires dans sa narration. Elle reste réaliste, en dépit de son désarroi et de la solitude qui lui pèse et qu'elle tente de meubler avec Iskandar, le professeur venu du Caire pour remplacer Julien et qui a loué l'appartement qu'il partageait avec la narratrice. À preuve les allusions à l'état du monde, tels le massacre des touristes au temple profané de Louxor, en 1997, la décapitation des bouddhas géants de Bamyam, les attentats du 11 septembre, etc.

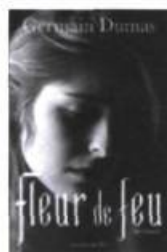
Francine D'Amour est une grande écrivaine, une de celles que devrait lire Denise Bombardier, qui croit que nous n'avons pas de grands talents chez nous. Avec *Retour d'Afrique*, elle fait encore la preuve qu'elle sait jouer avec les sentiments et les émotions sans tomber dans le pathos insignifiant ou l'enflure verbale. Vivement une autre œuvre de cette écrivaine passionnée de psychologie, de voyage et d'exotisme!

AURÉLIEN BOIVIN





**Micheline Duff**  
*Les lendemains de novembre*  
 Les Éditions JCL, Chicoutimi  
 2004, 318 pages



Après vingt-cinq années de vie commune, Bernard a la douleur de perdre sa femme, atteinte depuis sa jeunesse d'une grave maladie. Il croit bien que sa vie est finie, privé qu'il est de ses repères et de l'affection de celle qu'il a profondément aimée. Mais voilà que les circonstances le mettent en contact avec Lorraine, une jeune femme pétante de santé à laquelle il s'attache rapidement. Lorsque cette carriériste se retrouve enceinte, il est fou de joie, lui qui a dû jusqu'à présent renoncer à la paternité. Mais la belle n'a pas inclus Bernard dans ses projets de fonder une famille. Elle n'entend pas s'embarrasser d'un homme et elle a vite fait de lui faire comprendre qu'il a été utilisé et qu'il doit se contenter du rôle de géniteur, sans plus. S'engagent alors d'interminables procédures en rapport avec l'éducation de l'enfant, les droits de visite, les lieux de résidence. Lorraine fait tout ce qu'elle peut pour limiter les droits du père et pour contrecarrer ses aspirations légitimes, qui finiront toutefois par avoir le dernier mot.

Ce roman, qui explore avec doigté les liens de paternité, est une fiction de bonne tenue, conduite de telle manière qu'elle suscite l'intérêt du lecteur. La narration est linéaire; c'est à travers le regard de Bernard, le personnage principal, que sont perçus les événements. Un développement sans surprise, donc, mais qui a le mérite de la vigueur et de la vivacité; car le récit, en dépit de son sujet, n'est pas statique. L'auteure fait intervenir de nombreuses péripéties, qui ont toutes un rapport avec le thème central et qui permettent de saisir avec précision la psychologie et les sentiments du père dépossédé.

Micheline Duff s'exprime dans un style relevé sans tomber dans la prétention. Les phrases sont d'une correction indiscutable, les tournures sont variées et l'équili-

bre des propositions rend la lecture facile et agréable. Aucune recherche excessive ne marque l'expression, mais le rythme est entraînant. Bien que la période couverte par l'action soit relativement longue par rapport au sujet central, le lecteur n'a aucune impression de longueur. Il n'a qu'à se laisser porter par le développement pimenté de surprises en rafales.

Avec *Les lendemains de novembre*, Micheline Duff signe son troisième roman. Son premier, *Clé de cœur*, publié en 2000, a été repris par Québec Loisirs et il a connu un destin enviable. Nul doute que cette nouvelle publication lui permettra de se faire connaître davantage et de s'imposer auprès du lectorat québécois de masse.

CLÉMENT MARTEL

**Germain Dumas**  
*Fleur de feu*  
 Les Éditions JCL, Saguenay  
 2004, 276 p.

Germain Dumas est natif de Jonquière, au Saguenay. Il a derrière lui une longue carrière, consacrée principalement à l'éducation et à l'enseignement. Ce n'est qu'en 1998 qu'il fait ses premières armes dans la littérature, alors qu'il est à la retraite. Il se fait pourtant remarquer dès son premier roman, *Dans le miroir d'un lac*, qui lui vaut le prix Découverte du Salon du livre du Saguenay-Lac-Saint-Jean. En 2001, il récidive avec *L'écorché vif*, une fiction remarquable.

Sa dernière publication, *Fleur de feu*, laisse le lecteur quelque peu ambivalent. Fidèle à son habitude, Dumas présente une intrigue assez ténue, qui s'enrichit du style et de l'observation de l'auteur. Le hasard place sur la route d'Emmanuel une jeune fille, Coralie, qui l'avait séduit durant son adolescence, mais qu'il avait perdue de vue pendant quelques années. Il a un peu vieilli et a connu sa part de déceptions. Une relation se noue entre les deux personnages, au fil de laquelle sont révélés le passé douloureux de l'héroïne et ses difficultés à s'abandonner. Grâce à la délicatesse et à la patience d'Emmanuel, la jeune femme entreprendra un lent cheminement qui la conduira à envisager le pardon et l'oubli.

C'est avec l'œil sensible et exercé du peintre que l'auteur aborde la création romanesque. Son approche est carrément psychologique, sous l'éclairage des gestes quotidiens. Son brio dans le genre ne se dément pas et il parvient à dégager des nuances de sentiment qui surprennent et séduisent, qui nous livrent jusqu'aux moindres

recoins de l'âme des personnages et de leurs motivations profondes. Tout cela sans tomber dans les développements longs et ennuyeux. L'évocation prend le pas sur les descriptions, la suggestion l'emporte résolument sur la narration. Et Dumas s'exprime dans un style impeccable, original, qui exploite avec talent l'art du raccourci, qui crée aussi un climat intimiste empreint de pudeur et de discrétion.

*Fleur de feu*, pourtant, n'atteint pas à la qualité de l'ouvrage précédent. C'est la deuxième moitié du roman qui en affaiblit le tonus littéraire, en insistant trop sur la relation amoureuse, ses péripéties quotidiennes, ses déclarations éculées. Il s'en dégage ainsi, à mesure qu'on avance dans le récit, une trop insistante odeur d'eau de rose à laquelle Dumas ne nous avait pas habitués. La maîtrise est pourtant bien présente; elle est simplement quelque peu occultée par le souci de tout dire, l'essentiel comme le superflu.

CLÉMENT MARTEL

**Marie-Bernadette Dupuy**  
*Le chant de l'océan*  
 Les Éditions JCL, Chicoutimi  
 2004, 433 pages

Depuis une trentaine d'années qu'elle se consacre à l'écriture, Marie-Bernadette Dupuy a offert au public autant de livres, faisant ainsi preuve d'une étonnante régularité et de beaucoup de variété dans l'imagination et la mise au point d'intrigues romanesques. Elle a d'ailleurs abordé avec bonheur plusieurs genres littéraires: études et romans historiques, romans policiers, romances, sans compter diverses publications destinées à faire connaître et apprécier sa Charente natale.

En 2002, son association avec les Éditions JCL lui permet de rendre disponibles en terre québécoise ses œuvres romanesques. Elle y a publié coup sur coup quatre romans: *L'orpheline du Bois des Loups*, *L'amour écorché*, *Les enfants du Pas du Loupet* et *Le chant de l'océan*. Ces titres ont été repris et distribués en Europe par les Éditions France Loisirs. Et si le succès en littérature peut se mesurer à l'aune du nombre de lecteurs, Marie-Bernadette Dupuy connaît un succès considérable, du moins pour les trois premiers titres, le quatrième étant encore trop récent pour faire l'objet d'une évaluation à cet égard.

*Le chant de l'océan*, sur le plan de l'ingéniosité et de la narration, ne le cède en rien aux livres précédents. L'action débute en 1926, en Charente-Maritime, où Violaine, enfant, mène la vie rude et exigeante du littoral, avec son père et

sa mère qui vivent péniblement de leur labeur dans la culture des huîtres, à la solde d'un employeur inflexible. Mais la tuberculose emporte successivement ses deux parents et elle se retrouve orpheline à sept ans, sans personne pour s'occuper d'elle, sauf une tante oubliée, qui vit avec son mari et ses enfants dans les Pyrénées. La femme du notaire local, Élise, qui a pris Violaine sous sa protection, organise donc son départ et ses retrouvailles avec sa tante, à qui elle versera une pension. Mais la petite fille n'est pas au bout de ses peines. Ses parents adoptifs ne sont intéressés que par l'argent et ils négligent résolument l'enfant, asservie aux corvées les plus rebutantes. C'est alors qu'intervient un autre personnage, une Espagnole considérée dans la montagne comme une sorcière, qui prend le parti de Violaine et qui voit à son éducation. Ce n'est qu'après bien des aventures et des péripéties que, devenue jeune fille, elle peut retourner dans son village, pour découvrir certains secrets entourant sa naissance.

Cette intrigue à la Dickens est menée avec brio. Elle développe d'une manière originale le thème de l'enfant malheureuse et exploitée à qui seule une protection un peu occulte peut assurer l'épanouissement. Dupuy sait raconter, enchaîner les intrigues et soutenir l'intérêt du lecteur, sollicité dès les premières lignes et soutenu jusqu'à la fin. Les descriptions sont efficaces et suffisamment évocatrices pour n'avoir pas à se perdre en de trop longues digressions. C'est un feu roulant qui est proposé au lecteur.

L'action fait principalement appel à la sensibilité. À travers elle, pourtant, l'auteur fait revivre des lieux, des temps et des coutumes dont l'évocation consolide à son tour l'intérêt du roman. Ses descriptions sont bien documentées et permettent de se faire une idée très précise des paysages et des gens mis en scène. Avec Violaine, le lecteur voyage de la mer à la montagne, découvrant à chaque page des mondes exotiques variés.

*Le chant de l'océan*, au même titre que les ouvrages qui le précèdent, s'adresse à un lectorat de masse. Le style en est coulant, vif et correct, il sert parfaitement l'intention de la romancière; mais le souci de l'action l'emporte manifestement sur la préoccupation littéraire. Marie-Bernadette Dupuy exploite l'écriture comme un outil sans prétention, qui cherche plus à dire avec exactitude et précision qu'à explorer de nouvelles formules.

CLÉMENT MARTEL

### Benoît Duteurtre

*La rebelle*

Gallimard, Paris

2004, 335 pages

Du peintre de la «gaieté parisienne» pas drôle du tout, voici un nouveau roman qui présente les mêmes faiblesses que ses textes précédents. Il est curieux de constater à quel point cet auteur revient sur ses formules toutes faites, les clichés frôlant les préjugés tout en gardant un air (pseudo) détaché. Dans *La rebelle*, il met en scène une journaliste tellement gauchiste qu'elle est déjà fascinante, Éliane Brun, une dure de dure qui vit ses principes marxistes, ne fait pas de compromis devant la caméra, toujours habillée de noir, ornée de bijoux rouge sang. Mais elle s'emballe près du pouvoir, c'est-à-dire du grand patron, un énarque mégalomane, à l'image de ces pdg fous qui achètent des entreprises jusqu'à ce que la leur croule sous les dettes. Celui-ci se fait virer et découvre du même coup qu'il est gai, s'acoquine avec un jeune Égyptien qui vient de quitter son amant français, un quadragénaire tentant de sauver son couple en voulant adopter un enfant.

Nous sommes en pleine faune parisienne, oscillant entre le Marais, les faubourgs et le VII<sup>e</sup>, entre les espoirs et la déconfiture. Invariablement, c'est l'échec: avec l'écroulement de l'administration de sa chaîne de télévision, la journaliste est mise à la porte. Elle tente de se venger (à l'île d'Yeu, où il neige en avril), mais nouvelle défaite: personne ne se rallie, tout le monde sauve sa peau. C'est la course après la vie, le plaisir, l'amour, pour la survie, aveuglement, en plongeant dans cette soupe qu'est Paris et de laquelle on sort ébouillanté, dégrisé, appauvri, et sans avoir appris la moindre leçon.

Ces pages pourraient être drôles, si les personnages étaient moins stéréotypés ou s'ils faisaient un saut en avant ou en arrière, peu importe. Mais ils font du surplace. Leurs mouvements sont invariablement prévisibles comme ceux de



marionnettes obéissant aux trop gros fils qui les font bouger. La lecture de ce roman, comme c'était le cas des précédents, se fait vite ennuyante.

Prose verbeuse, dialogues ratés, construction lâche, personnages unidimensionnels: dommage, Duteurtre nous présente la rebelle Éliane Brun et ceux qui l'entourent en papier mâché dont la couleur s'avère un mirage - ils sont tous du même beige.

Ce roman ne goûte rien, ne sent rien, sonne creux. Il est à parier qu'il dormira sur les tablettes, comme la plupart des précédents.

HANS-JÜRGEN GREIF

### Alain Gagnon

*Jakob, fils de Jakob*

Triptyque, Montréal

2004, 166 pages

Cloisonnés dans un ghetto à la fin du second conflit mondial, Jakob Eliyakim et sa famille tentent de réinventer la vie. Cette tentative réussit presque, jusqu'à ce que les SS les empilent eux et leurs semblables dans des wagons jusqu'aux camps de la mort. Jakob s'abîme dans d'affreux cauchemars en constatant l'horreur de ce qui les attend. Mais, il échappe à ce cruel destin quand un colonel de la Wehrmacht l'adopte pour permettre à son fils malade de sourire à la vie. Jakob prend son rôle au sérieux tout en s'amourachant des sœurs aînées du garçon. Plus tard, les bousculades de la guerre chambardent leur quotidien. Fuyant à travers la campagne allemande après le pilonnage de leur ville, Jakob et Tandja croisent des SS dissidents et en mal de sexe... La jeune fille disparaît et Jakob quitte l'Europe. Des contacts fortuits le catapultent chez son oncle au Canada, contrée de tous les possibles. Sa culpabilité en bandoulière, il ne cesse de penser aux siens qui ont péri. Pour lui, sa survie va de pair avec leur mort. Néanmoins, le souvenir de sa famille et son amour pour Tandja l'escortent dans sa survie.

Écrivain à l'impressionnante liste de publications, Alain Gagnon signe ce roman avec un souci d'originalité apaisant. Contrairement à plusieurs livres qui abordent l'Holocauste, *Jakob, fils de Jakob* ne sombre pas dans l'ethnocentrisme. La trame psychologique du roman est très forte. Tout se passe dans la tête de Jakob. On assiste aux événements au moyen du traitement que l'adolescent en fait. Il est tiraillé entre sa joie d'être vivant et celle d'avoir trahi les siens. La narration est tellement efficace que le lecteur vit tous



les silences de Jakob et le tiraillement qui ne le quitte jamais. Ce qui perpétue cet écartèlement, c'est l'omniprésence des citations de la Torah, comme des dizaines de voix qui s'échappent avec les fumées des crématoires.

ARIANE OUIMET

**Jérôme Garcin**  
*Bartabas*

Gallimard, Paris  
2004, 236 pages

**C**lément Marty, alias Bartabas, « ne voulait pas vivre sa vie, il voulait vivre ses rêves ». Un de ses frères est devenu architecte, l'autre, employé à la Bourse. Lui, le plus grand, le plus controversé des écuyers français, vit son rêve avec sa troupe, au théâtre Zingaro (« gitan », en espagnol) d'abord, ensuite aux écuries baroques de Versailles. Il témoigne de son amour fou pour les chevaux, mais avant tout d'une profonde connaissance de cet animal fait pour la fuite, craintif, espiègle, intelligent, bavard ou bougon. Jérôme Garcin, lui-même écuyer et, comme si c'était un à-côté, écrivain (Prix Roger Nimier en 1998 pour *La chute de cheval*), animateur sur France-Inter, directeur des pages culturelles du *Nouvel-Obs* écrit des pages qui ne sont pas un roman (la vie de Bartabas en est déjà un), mais des vignettes où le cheval occupe le centre.

Chaque partie de ce texte, écrit dans une langue superbe, classique, des phrases élégantes comme les ogives d'une cathédrale gothique, nous ramène au personnage culte du récit, à son art qui se fait célébration ou messe. Des pages émouvantes sur une discipline qui est plus que du sport, réservée, croyions-nous, aux *happy few*. Par ses spectacles, Bartabas émeut le monde. Lui et les écuyers se fondent avec le cheval. « se coulent dans son âme lente ». Sans vouloir donner des leçons, ils font réapparaître du fond des temps le centaure, l'union entre l'homme et le cheval. Et quand l'ami équin meurt, on pleure sa disparition comme on pleure notre frère disparu.

Ce livre ne s'adresse pas seulement aux amateurs de l'art équestre. Il s'agit du magnifique hommage d'un écrivain épris dès son jeune âge des chevaux et qui a trouvé en Marty/Bartabas son guide. Par lui et ses chevaux, la perception de la vie change profondément : une mise en perspective, une relativisation des phénomènes du monde moderne, pour aboutir à l'essentiel, l'amour et le respect de l'autre.

HANS-JÜRGEN GREIF

**Mylène Gilbert-Dumas**

*Les dames de Beauchêne*, tome II  
VLB éditeur, Montréal  
2004, 471 pages

**S**uite du livre même intitulé et pour lequel l'auteure s'est vu attribuer le prix Robert-Cliche du premier roman 2002, ce second volet de la saga historico-sentimentale imaginée par Mylène Gilbert-Dumas poursuit le récit des aventures de Marie, de sa fille Odélie et de sa belle-sœur, la religieuse Antoinette. Séparées lors des épisodes troubles de la guerre de Sept ans, les dames de Beauchêne sont à nouveau réunies à Québec où elles vivront « l'agonie » de la Nouvelle-France. L'histoire reprend à peu près là où avait laissé le premier tome, en 1758. Sur fond de Conquête, la trame principale relate l'existence difficile de Marie qui, après avoir fui son second époux jaloux et violent, le lieutenant anglais Frederick Winters, réintègre sa demeure de la rue Saint-Louis où elle lutte pour assurer la survie des siens. La mort de Winters lui permet bientôt de céder aux avances répétées d'un nouveau prétendant, nul autre que le jeune capitaine des armées de Montcalm, Louis Antoine de Bougainville, dont elle devient la promise. C'est alors que le retour inattendu du métis Jean Rouselle vient jeter dans son âme un tourment immense : « Comment ne pas tomber amoureuse d'un tel homme ? Comment se fait-il qu'il lui ait fallu tellement de temps pour se rendre à l'évidence ? Pour reconnaître et accepter ce qu'elle ressent ? » (p.233) ». Soupçonnée par le gouvernement français de pactiser avec l'ennemi et reniée par Bougainville, la protagoniste peut s'abandonner à sa véritable passion, qui connaîtra cependant un tour tragique. En cours de récit, on retrouve également le personnage d'Antoinette qui, malade d'amour pour le caporal Robert Ouellet tué à Louisbourg, se réfugie dans ses souvenirs. Transportée à l'Hôpital-Général de Québec, celle-ci recouvre peu à peu la santé et se découvre une nouvelle vocation auprès des victimes de la guerre. Un espace important est accordé dans la narration à la jeune Odélie dont les actes de bravoure dénotent le « tempérament fougueux et indépendant ». Le destin de la demoiselle dont les amours naissantes avec Olivier sont déjà esquissées trouvera - l'on s'en doute - son aboutissement dans le dernier tome de la trilogie prévu pour 2005.

L'intérêt de ce roman réside pour une bonne part dans le fait que Gilbert-Dumas nous entraîne à l'intérieur des fortifica-

tions de la ville assiégée par Wolfe à la veille de la fameuse bataille des « hauteurs d'Abraham » et au cœur du quotidien des colons qui tentent de résister à l'invasion dans le froid et la famine. L'angle adopté est celui de la petite histoire. Si les péripéties racontées donnent lieu à des rencontres avec des personnages héroïques de l'Histoire canadienne (Bougainville, Montcalm, Wolfe, Bigot, Vaudreuil, Murray...), ceux-ci sont ramenés à hauteur d'hommes : « Ce ne sont que des gamins, décide-t-elle en redressant les épaules pour mieux affronter ces ennemis ainsi dévalorisés (p.223) ». Plus que les exploits militaires de ces grandes figures, ce sont leurs motivations personnelles qui sont exposées et parfois même les conflits de personnalité qui les opposent : « C'était un homme arrogant, présomptueux et téméraire. Non, Murray n'aimait pas Wolfe de son vivant et ne l'apprécie pas davantage maintenant qu'il est mort (p. 420) ». Le roman dépasse le caractère national et collectif du combat pour laisser place à des points de vue identitaires divergents, par exemple ceux de l'Acadien Robichaud ou de l'Amérindien La Mire : « La Mire ne comprend pas grand-chose à la cour de France ni à tout le reste d'ailleurs, et certainement pas à cette guerre. Chez lui, les choses sont plus simples (p.154) ». La vision privilégiée, souvent occultée par la grande Histoire, est celle des femmes. Le roman met en scène une lignée d'héroïnes « modernes », féministes avant la lettre. En cela, l'œuvre s'inspire des romances historiques de Jeanne Bourin, Régine Desforges ou Micheline Lachance. Sa dimension intimiste rappelle également les livres de l'Espagnol Arturo Pérez-Reverte de qui l'auteure se réclame d'ailleurs. Avec ce deuxième ouvrage, qui s'inscrit dans le renouveau marquant depuis les années 1980 le roman historique au Québec, on constate une progression dans l'écriture de l'auteure. Le style y est plus vif et concis ; la plume, généreuse tout en évitant les redites et les fioritures. Le dosage équilibré entre composantes historiques et ingrédients amoureux fait montre d'une meilleure maîtrise du genre. Sans être d'une originalité transcendante, cette « histoire de passion et d'honneur, de feu et de sang » se lit avec plaisir. Selon les vœux de l'auteur, elle saura sans conteste plaire aux lecteurs auxquels elle s'adresse plus particulièrement « ceux et celles qui aiment les personnages féminins forts et les romans historiques ». L'éditeur VLB l'a compris : la recette est gagnante.

MARIE-FRÉDÉRIQUE DESBIENS





**Alexandre Jardin**  
*Les coloriés*

Gallimard, Paris  
2004, 335 pages

Alexandre Jardin constitue un défi de taille pour tout critique littéraire soucieux d'originalité dans ses comptes rendus. Car comment raconter *autrement* une histoire dont les ingrédients ne varient jamais ? Certains écrivains réussissent pourtant à offrir un nouveau mets appétissant en dosant les quantités. Or, dans *Les coloriés*, Jardin sert au lecteur la même sauce déjà proposée dans *Le petit sauvage*, *Le zèbre*, *Fanfan*, etc. Si, dans les premiers romans, elle présentait un certain goût alléchant, elle sent désormais le réchauffé.

Aussi rien de nouveau au menu : un ethnologue au nom subtil, Hippolyte Le Play, s'afflige de son statut de « petit monsieur » modéré. L'âge l'a dépravé en horrible adulte domestiqué, obéissant, sans humour - la plume légère de Jardin s'alourdit de synonymes et assomme le lecteur. Un jour, par hasard (le hasard dans la fiction, vous y croyez ?), il rencontre Dafna, représentante délurée du peuple des Coloriés. Ceux-ci, enfants sans parents, ont grandi sur l'île de la Délivrance où l'enfance, le jeu et le désir constituent une culture à part entière. Leur retrait de la société à la suite d'une sanglante révolte les a protégés de la gangrène adulte. Bref, le mythe rousseauiste du Bon Sauvage version Alexandre Jardin.

En compagnie de Dafna, Le Play quitte son habit d'adulte au profit d'un pot de peinture - il est de notoriété publique que les jeunes, s'ils avaient le choix, préféreraient le *body painting* aux vêtements. Du coup, ce bourreau réalise la torture qu'il imposait à ses propres rejetons en les condamnant à se coucher le soir, à manger sainement à des heures régulières et à aller à l'école. Voilà bien un homme cruel qui, toutefois, s'en repentira : désormais, la liberté devient le seul mot d'ordre. C'est le règne de l'enfant-roi, sans compromis.

Il y a cependant ceci de paradoxal chez Jardin - outre le fait, bien sûr, qu'il publie chez Gallimard : ses personnages, qui fuient les lieux communs et les habitudes pour privilégier la spontanéité et la passion, sont pourtant le fruit d'une routine répétée de roman en roman. Grand parleur, petit faiseur ? Au moins les inconditionnels s'y reconnaîtront. Mieux, ils pourront doublement s'abreuver à la fontaine de Jouvence, car il existe une version pour enfants du récit, allégée de toute réflexion - pour ne pas les embêter, sans doute.

Mais attention : le titre est trompeur. Tout, dans *Les coloriés*, est blanc ou noir : les adultes sont des malheureux qui s'ignorent, qui « trébuch[ent] dans un sort dépouillé de toute saveur, monotone jusqu'à la nausée » (p. 62), tandis que les enfants jouissent de la vie, jouent sans répit et sont gouvernés par leurs émotions. En somme, on ne peut qu'espérer que le prochain roman de Jardin soit, précisément, *colorié*.

VIVIANE ASSELIN

**Ahmadou Kourouma**

*Quand on refuse on dit non*

Seuil, Paris  
2004, 161 pages

Le dernier livre de Kourouma est présenté comme un « roman » - mais peut-on le nommer *roman*? - interrompu par la mort de son auteur. Son inachèvement, frustrant pour le lecteur, n'étant pas voulu, ne peut être considéré comme significatif. L'éditeur fait suivre le récit proprement dit d'une « note » explicative et d'un « Supplément aux voyages de Birahima », constitué de deux fragments, dont un « synopsis » résumant une fin en projet. Ces adjonctions avertissent le lecteur qu'il a entre les mains un roman en chantier et non un livre terminé. « Nous ne savons pas », écrit l'éditeur, « quel dispositif aurait finalement adopté l'auteur » et son « synopsis » laisse penser qu'il envisageait une construction très différente.

On sait que Kourouma avait déjà beaucoup travaillé à ce livre dont le destin a fait son testament. C'est qu'il ressentait l'urgente nécessité de témoigner d'une situation désespérante qui le bouleversait tout particulièrement et qui se trouve clairement présentée, après un proverbe initial, dès la seconde phrase du livre : « Quand j'ai su que la guerre tribale avait atterri en Côte d'Ivoire... ». Cette phrase inachevée - et délibérément - est certes attribuée au jeune narrateur, mais com-

ment ne pas l'entendre comme l'écho du désespoir de l'auteur ?

Le titre affiche un refus catégorique qui n'a même plus d'objet spécifique. La redondance un peu ronflante de la formule, « Quand on refuse, on dit non », pourrait dérouter bien des lecteurs si elle n'était pas explicitée deux fois, dans l'épigraphe et à la fin du premier chapitre. C'est la citation d'une fameuse « parole » de Samory, grande figure mythique de résistance à la conquête coloniale. Mais l'épigraphe ne cite la phrase de Samory qu'indirectement, telle qu'elle apparaissait dans *Monné*, considérablement dégradée par la profération caricaturale du Centenaire Djigui, partant pour une guerre dérisoire à la tête de quelques vieillards décatis. Est-ce à dire que la rébellion est condamnée d'avance ? Plus que jamais, Kourouma manipule l'ironie - et d'abord l'auto-ironie - brouillant ainsi le message et déstabilisant ses lecteurs. Mais, cette fois, il ne les fait plus guère rire et son livre laisse un arrière-goût très amer.

Le roman, qui se présente comme une « suite » d'*Allah n'est pas obligé*, pourrait d'abord paraître moins violent. Birahima, l'ex enfant-soldat, s'est assagi en grandissant. Il est retourné à l'école et semble avide de savoir. Et il est amoureux de la belle Fanta, son institutrice. La romance ébauchée reste un peu abstraite et trop unilatérale pour nous toucher. Cependant, elle permet à Kourouma de donner plus que jamais la part belle aux femmes. Instruites, savantes en savoir occidental et coranique, devenues institutrices ou professeurs, elles n'hésitent plus à prendre la parole et si leur statut n'a guère changé, leur rôle est devenu essentiel.

Le récit se déroule sur deux plans. Au premier niveau, Birahima, toujours armé d'une kalach, raconte sa fuite, en compagnie de Fanta, vers le Nord, zone « rebelle », où ils espèrent, en tant que Malinkés musulmans, retrouver une identité, voire une « ivoirité ». À travers « les massacres et les charniers barbares [...] qui donnent du terreau à la terre ivoirienne » et lui permet de produire « le meilleur cacao », ils essaient de gagner Bouaké. Bien qu'il emploie toujours des « gros mots » et déclare parler « le français de vrai petit nègre d'un enfant de la rue d'Abidjan », son langage a perdu beaucoup de ses aspérités. Est-ce l'effet des quatre dictionnaires dont il ne se sépare pas ?

Au deuxième niveau s'intercale le discours, en « bon français » (trop bon, même ?), de Fanta, qui, imperturbable, met



à profit le temps de leur exode pour enseigner à Birahima la géographie et l'histoire de la Côte d'Ivoire depuis les origines jusqu'au moment où elle devient chronique de l'actualité en train de se faire. Pari difficile qui place le « roman » sur une corde raide en le changeant tantôt en manuel scolaire, tantôt en pamphlet politique. Les dernières pages du livre, qui n'auraient pas dû être sa fin, dévoilent crûment, sous les apparences de l'ex « petit mignon », un adolescent particulièrement cynique. Pour « marier Fanta », n'est-il pas prêt à retourner chez les enfants-soldats « qui sont venus du Liberia et qui écument l'Ouest de la Côte d'Ivoire », pour avoir « du pognon, beaucoup de pognon » ?

Le cercle a toujours été une figure essentielle dans l'univers de Kourouma, mais celui qui se referme ici sans recours témoigne d'un vrai désespoir.

MADELEINE BORGOMANO

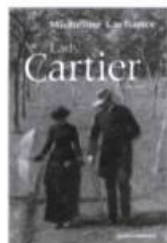
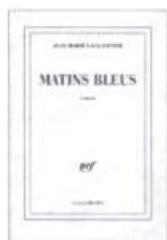
**Micheline Lachance**

*Lady Cartier*

Québec Amérique, Montréal

2004, 536 pages

Après avoir publié *Le roman de Julie Papineau*, un best-seller publié en deux tomes et vendu à plus de 150 000 exemplaires, selon l'éditeur, Micheline Lachance revient au roman historique avec *Lady Cartier*, œuvre qu'elle a longuement mûrie après s'être solidement documentée sur l'époque, une bonne partie du XIX<sup>e</sup> siècle, et sur l'héroïne, Hortense Fabre, l'épouse de George-Étienne Cartier, un père de la Confédération, en puisant à la correspondance familiale et surtout au journal intime de Marie-Hortense, fille du couple controversé, à qui d'ailleurs la romancière confie la narration.



L'intrigue est captivante du début à la fin, car Micheline Lachance a du métier. Fille du libraire et patriote Édouard-Raymond Fabre, frère du journaliste Hector et d'Édouard-Charles, futur évêque de Montréal, Hortense Fabre épouse George-Étienne Cartier, un ex-patriote, devenu « tourne-capot » ou « tourne-jquette », comme certains adversaires ont qualifié cet ardent défenseur de l'Acte d'Union. Elle lui donne trois filles, Joséphine, Marie-Hortense et Reine-Victoria, la petite dernière, qui déçoit le père, qui désire ardemment un garçon - elle ne survivra pas à l'épidémie de choléra qui sévit au début des années 1850. L'épouse n'a pas la vie facile, constamment déchirée entre deux hommes qu'elle aime, qu'elle admire même, son père et son mari, que les idées politiques opposent sinon en véritables ennemis, du moins en adversaires. Dès qu'Hortense, surnommée Lady Cartier depuis son mariage, prend parti pour son père, qui la rejoint davantage dans ses convictions et qui alimente sa fibre nationaliste, elle déçoit son mari, qui est incapable de comprendre qu'elle ne partage pas ses idées, voire qu'elle ne les défend pas.

La vie d'Hortense bascule le jour où elle apprend que son mari la trahit avec sa meilleure amie, Luce Cuvillier, sa cousine et confidente en qui elle a mis toute sa confiance et qui devient, du jour au lendemain, sa rivale et qui le restera sa vie durant. Épouse et mère exemplaire, Lady Cartier doit lutter jalousement pour garder son « petit George » qu'elle aime et à qui elle voue une admiration sans borne. Mais lui choisit plutôt Luce, la séduisante femme d'affaires aux mœurs libres et aux idées combien avant-gardistes pour l'époque, car elle sait l'appuyer et le conforter dans ses idées politiques. Elle est en quelque sorte sa véritable muse. Aussi Hortense abandonne-t-elle finalement la lutte pour finir ses jours en France, loin de celui qui l'a trahie et qui l'a tant fait souffrir.

Quant à Cartier lui-même, après une longue maladie et suivant les conseils d'un prêtre, il rompt avec Luce et va rejoindre Hortense, qui le soignera jusqu'à sa mort. Dans sa grande générosité, son mari à l'agonie, elle ouvrira sa porte à sa rivale, qui pourra ainsi lui faire ses adieux avant son décès.

L'histoire, linéaire, est passionnante du début à la fin, car Micheline Lachance sait susciter l'intérêt. L'écriture est agréable, séduisante, sans être recherchée, accessible au vaste public qu'elle vise. Par les

nombreuses descriptions qui alimentent son récit, elle parvient à faire vibrer son lecteur en lui faisant partager les émotions et les sentiments de chacun de ses personnages, en particulier ceux d'Hortense, de son père et de sa rivale. Même si le titre laisse entendre clairement qu'il s'agit de l'histoire de Lady Cartier, il n'en reste pas moins que Cartier lui-même avec ses défauts mais aussi ses qualités y occupe une large place. À lire pour le plaisir mais aussi pour enrichir ses connaissances sur notre histoire. Il est à parier que plusieurs remarqueront que les hommes politiques d'aujourd'hui n'ont rien inventé, même ceux qui sont mêlés au programme dit des commandites.

CLAIRE BERGERON

**Jean-Marie Laclavetine**

*Matins bleus*

Gallimard, Paris

2004, 243 pages

On ne peut être plus précis dans le temps d'une action : *Matins bleus* se déroule un 19 mai, de 6 h 30 à 17 h 08, dans la salle des pas perdus d'une gare parisienne. Avec une entrée spectaculaire, digne des meilleurs romans de l'auteur : un peintre en bâtiment tombe de sa nacelle sous le toit en verre du grand hall, sans que nous sachions la raison de sa chute, vers le chassé-croisé des habitués, employés, propriétaires de kiosques, voyageurs, passants, escrocs, avec scènes et drames familiaux, imbroglis de toutes sortes. Bref, du Laclavetine à son meilleur, drôle, grave, qui montre comment mener une intrigue composée d'une multitude de détails qui n'arrivent pas à la faire éclater, avec des retours en arrière, des instantanés, de magnifiques vignettes de vie qui ponctuent le récit.

Au centre, la belle Anita, véritable carrefour des destins croisés, et son kiosque de journaux, son fils Léo, son ex-mari, joueur impénitent, poursuivi par deux horribles énergumènes qui doivent récupérer une grosse dette de jeu. S'ajoutent d'autres figures, secondaires en apparence seulement, comme cette jeune punkesse, son frère, un ex-militaire souffrant de paranoïa, deux acteurs, une foule de passants, un médecin, un garçon de table, tous deux amoureux d'Anita, des acteurs, et le peintre, Ange, au nom bien choisi, et amoureux d'Anita, lui aussi. Il ne s'agit plus d'un microcosme, mais d'une quantité énorme de vies, rassemblées en quelques secondes, une dentelle compliquée qui se tient pourtant. Les nœuds sont solides, les intrigues se tiennent mutuellement,

s'enchaînent, s'effondrent sous l'effet domino de la dette de jeu et des sbires qui casseront, littéralement, les jambes du père de Léo.

On le voit, un roman d'action, mais plus encore : une réflexion continue sur la condition humaine, sur la vie qui n'est pas facile pour personne, les tracasseries quotidiennes, les embêtements que se causent mutuellement jeunes et vieux, le ras-de-bol de l'existence comme pour cette « vie » miniaturisée d'une hôtesse de l'air qui quittera son emploi parce qu'elle en a assez de se faire tripoter par le commandant de bord et de plonger le pouce dans la sauce des plats qu'elle offre au troupeau des touristes en classe économique.

C'est un feu roulant de personnages, de réflexions, moins légères que celles du *Pouvoir des fleurs* (2002), moins loufoques aussi, avec la catastrophe quand le frère de la *punkesse* devient fou furieux et sort sa mitrailleuse. Une construction d'une exceptionnelle efficacité, où tous sont liés entre eux, jusqu'au peintre, Ange, qui perd ses ailes.

Voilà un cadeau qu'on se fait en lisant ce livre une fin de semaine pluvieuse ou enneigée.

HANS-JÜRGEN GREIF



#### Maryse Latendresse

*Quelque chose à l'intérieur*

Hurtubise HMH, Montréal

2004, 222 pages

(Coll. « America »)

Après son premier roman, *La danseuse* (2002), remarqué par la critique, Maryse Latendresse nous revient avec une autre belle histoire d'amour. *Quelque chose à l'intérieur* ressemble un peu à un conte de fées, par le coup de foudre qui y est présenté, l'un des plus beaux jamais imaginé en littérature québécoise. Alex aime Hubert avec qui elle partage sa vie depuis quatre ans. Un jour, elle rencontre, à l'appartement qu'elle partage avec

sa sœur Lisa, la nouvelle flamme de cette dernière qui vient tout juste, depuis trois semaines, d'enrichir sa collection. Plus rien ne peut désormais arrêter Alex. Comme Emma Villandray, l'héroïne de *La mémoire* de Louise Dupré, un magnifique roman publié en 1996, à qui la narratrice elle-même se rattache, Alex rompt avec Hubert, qui n'accepte pas cette séparation brutale et qui attend à sa vie. Mais ce geste de l'amoureux éconduit, loin de freiner son ardeur, précipite Alex dans les bras de Paul, qui quitte à son tour Lisa en grand désarroi.

Histoire banale me direz-vous ? Mais pas du tout ! La conquête de Paul, l'évolution du sentiment amoureux chez Alex, le désir, celui qui vient tout bousculer dès la première rencontre et le premier regard de l'autre, tout est mis en place pour que naisse l'amour. Ce désir vaut à lui seul la lecture de ce beau, de ce très beau roman qui raconte aussi le drame survenu dans la vie d'Alex, alors que son père, quand elle avait à peine seize ans, a quitté brusquement sa mère sans qu'elle en sache les raisons. Ce n'est qu'à la fin que le secret lui est dévoilé, à elle comme au lecteur. Cette fin inattendue, comme la fin de *Retour d'Afrique*, le dernier roman de Francine D'amour, ressemble à la chute que l'on espère d'une bonne nouvelle.

Maryse Latendresse a du talent et sait construire, structurer une histoire, en jouant avec les sentiments et les émotions. *Quelque chose à l'intérieur* mérite une place d'honneur au palmarès des plus belles histoires d'amour.

AURÉLIEN BOIVIN

#### Guy Lalancette

*Un amour empouillé*

VLB éditeur, Montréal

2004, 245 pages

« C'est une autre histoire d'amour. Une histoire arrivée vraie comme on en rencontre chez les enfants, avec des princesses, des pommes et des baisers à réveiller les morts, parce que l'amour à seize ans, il n'y a rien de plus vrai. Souvent ça fait mal. C'est comme les autres blessures, c'est parce que ça fait mal que c'est vrai ». Ainsi débute *Un amour empouillé*, troisième roman de Guy Lalancette, originaire de Girardville au Lac-Saint-Jean, mais professeur d'art dramatique pendant plus d'un quart de siècle dans une école de Chibougamau. Comme ses deux romans précédents, cette dernière œuvre au titre énigmatique, surprenant même, ne manquera certes pas de plaire à de nombreux lec-

teurs et lectrices, tout en ne laissant pas la critique indifférente.

L'histoire se déroule au début des années 1960, dans un petit village qui ressemble au village natal de l'auteur, avec sa rue Fortin, sa garde paroissiale tout de bleu habillée, son curé Pissou (qui rappelle le curé Brisson), sa rivière, sa chute, etc. C'est Jérémie Boulianne qui la raconte cette histoire selon la promesse qu'il a faite à son frère Simon : « Ce roman ne sera jamais autre chose que la promesse que j'ai faite à Simon de raconter son histoire pour qu'il reste quelque part une trace moins anonyme de ce qu'a été, un jour, une autre histoire d'amour » (p.12). Simon, un adolescent de seize ans pour le moins étrange, passe la majeure partie de son temps quand il n'est pas au juvénat des petits frères de Marie (les Maristes), dans le poulailler de la famille qu'il a transformé en atelier ou en bureau pour s'adonner à ses passions : l'écriture et la langue française à laquelle il voue un véritable culte. Il aime Élisabeth Lecroche, mais le frère et le père de son amoureuse ne l'entendent pas ainsi. Quand le jeune Roméo invite sa Juliette au restaurant du village, il subit les foudres du clan Lecroche qui l'humilie devant les villageois impassibles : « Quelque chose s'est brisé [...] Ça été comme un sceau sur l'offense avec tout le village de témoins. Pour qui n'a jamais vécu à la campagne, il faut savoir qu'un village, ce n'est qu'une mémoire multipliée, répandue, débordante et souvent agrémentée » (p.109). En amoureux éconduit, bien décidé à laver son honneur, le Roméo, de connivence avec son frère, le narrateur, procède, une nuit, à l'enlèvement de la Juliette qu'il amène dans une vieille cabane perdue en forêt. La cachette est rapidement découverte et la jeune fille est violée et par son propre frère et par un oncle sous les yeux de Simon, qui en perd la raison. Fou de rage, il se mutile la main droite. « En gros,



avoue le narrateur, j'ai compris, à travers le charabia pathologique [...] que Simon aurait assassiné sa main droite, instrument de son écriture, qui selon l'ins-truction du médecin, représentait sa véritable, sinon sa seule raison de vivre » (p.202-203). Pendant l'internement de Simon, le curé force le narrateur à épouser Élisabeth, enceinte. Mais ce n'est que pour Simon que Jérémie accepte cette situation, convaincu, comme cela se pro-duit à la fin, que les deux amoureux sont faits pour vivre ensemble.

L'histoire, d'un intérêt soutenu, est racontée dans une langue, - mais quelle langue! - qui procure chez le lecteur un rare bonheur. Lalancette avec un talent certain marie à merveille la langue popu-laire et la langue littéraire, tout en étant capable de poésie, malgré les scè-nes d'une violence inégalée. Voilà cer-tes une histoire à lire pour le plaisir des mots mais aussi pour renouer avec un passé pas si lointain dans un Québec dominé par les préjugés, les trahisons et la religiosité. *Un amour empoulaillé* est un coup de maître.

AURÉLIEN BOIVIN



**Rachel Leclerc**  
*Visions volées*  
Boréal, Montréal  
2004, 288 pages

Frank fait partie de cette horde de héros tristes et solitaires qui, en quête d'une vie meilleure et pour fuir leur petite vie bête et tranquille, partent à la recherche d'eux-mêmes tout en espérant trouver ailleurs la petite flamme de vie qui ne les habite plus. De fait, Frank est un désœuvré qui vit à travers les autres, qui vole leurs visions, leur passé, leur avenir, et qui croit aussi que la vie des autres vaut mieux que la sienne.

C'est pour le motif noble de retrouver une femme, Erika, qui l'a abandonné sans laisser ni mot ni trace, qu'il quitte sa pen-

sion montréalaise pour Prague, où il es-père la reconquérir. Toutefois, il cherche son amour perdu sans conviction et, d'er-rance en errance, il en vient plutôt à par-tager son mal de vivre avec une femme muette et son jeune fils Fabio, lui aussi un voleur de visions, doué de « la mémoire absolue ». Ce trio insolite de clochards se décompose lorsque la femme meurt. Frank et Fabio s'en vont errer à Paris où ils con-tinuent de voler des visions.

C'est très finement que Rachel Leclerc nous dépeint l'univers particulier et uni-que de Frank. On découvre avec plaisir les gens qui l'entourent, son environnement, on habite ses rêves, ses lubies, ses folies, ses errances. Et on veut aussi voler ses visions quand il s'endort sur un banc de parc, un gant ou un fouliard à la main. L'écri-ture est envoûtante, prenante, poétique, très belle. Toutefois, j'ai mal compris pour-quoi l'auteure passait du « il » au « je », ou du présent au passé simple. C'est un dé-tail plutôt irritant, mais qui n'enlève rien à cette histoire étrange et magnifique.

CÉLINE CYR

**Sonia Marmen**

*Cœur de Gaël:*  
*La saison des corbeaux*  
Les éditions JCL, Chicoutimi  
2004, 570 pages

Il y a de cela à peine un an, le nom de Sonia Marmen était pour ainsi dire in-c connu. Aujourd'hui, avec plus de 125 000 exemplaires vendus de *Cœur de Gaël*: *La vallée des larmes*, l'auteure québécoise revient à la charge avec le très attendu deuxième volet des aventures de la fa-mille écossaise Macdonald: *La saison des corbeaux*.

Tout comme son prédécesseur, ce deuxième tome contient tous les éléments du best-seller: aventure, amour, trahison et toile de fond à caractère historique. Seul changement notable au sujet de la trame du récit, plutôt que de se dérouler encore une fois en 1695, le roman prend place vingt ans plus tard, alors que l'Écosse est aux prises avec un second soulèvement jacobite.

C'est ainsi que le récit débute avec l'image d'une famille à la fois unie et heu-reuse. Caitlin et Liam Macdonald, tous deux héros du premier tome, vivent paisiblement avec à leurs côtés leurs deux fils, Randal et Duncan. Malheureusement, le destin fait en sorte que le pays entier sombre dans le chaos du soulèvement. Après une brève période de stabilité, voilà en effet que la famille des Stuart rêve à nouveau de conquérir tout le Royaume.

Bien entendu, Randal et Duncan Macdonald ne peuvent ignorer la vague de violence qui traverse l'Écosse. Mais, alors que les sanglantes batailles se succèdent, un amour interdit naît entre Duncan et Marion Campbell. Ennemies depuis des générations, les deux familles désapprou-vent cette union que la guerre ne fait que rendre encore plus inacceptable.

Un tel résumé souligne bien deux évi-dences. Tout d'abord, avant d'être un ro-man d'aventures ou historique, *La saison des corbeaux* est une histoire d'amour dans la plus pure tradition. Aux Capulet et Montaigu de *Roméo et Juliette* succè-dent les Macdonald et Campbell. Bien que le destin de Randal occupe une certaine place, celui de son frère domine nette-ment le récit. Il en va de même pour Caitlin et Liam, qui, malgré plusieurs déchire-ments, s'imposent moins que lors du pre-mier tome.

Quant à l'aspect historique du roman, force est d'admettre que Marmen mani-feste un grand souci du détail. Rien ne sonne faux dans cette large toile que peint l'auteure. Les descriptions des villes, des batailles ou des complexes liens entre les familles de la noblesse permettent de se faire une juste idée du XVIII<sup>e</sup> siècle écossais. Le moindre petit détail historique an-cré le récit.

Seul petit bémol, Marmen emploie parfois des images et un style un peu lourds: « Le cœur en émoi, le corps en feu, il s'éclipsa dans la nuit... » (p.92) ou en-core « il aurait donné un bras, une jambe, sa vie pour que Ran revienne... » (p.217).

Il n'empêche que *La saison des cor-beaux* est un roman fort bien réussi. Si l'histoire d'amour domine, plusieurs in-trigues secondaires viennent s'y greffer. Et contrairement à *La vallée des larmes*, ce deuxième tome fait place à des thè-mes à grand potentiel, en particulier l'in-fidélité et les relations familiales. Alors il y a fort à parier que les 125 000 exem-plaires du premier tome seront bien vite égalés.

LOUIS ROUSSEL

**Anna Moï**

*Riz noir*  
Gallimard, Paris,  
2004, 177 pages

Vietnam 1968. La guerre fait basculer le quotidien. Les armées bousillent la célébration du Têt. Les bombardements assourdissent l'habituelle douceur de Saïgon. Une résistance s'organise, pas-sive d'abord, et de plus en plus violente par la suite. Les sœurs Tan et Tao, âgées





de quinze et seize ans, grossissent les rangs de ceux qui ne laisseront pas leur avenir aux mains d'étrangers venus régenter la géopolitique de l'Asie. Un jour d'imprudence, on les arrête et on les amène au bagne de Poulo Condor au large de Saïgon. Là ne s'arrête pas l'infamie. On les torture pour leur faire cracher des aveux et on les confine dans des prisons minuscules pour faire flancher leur résistance: les cages à tigres.

C'est à travers le vécu de Tan qu'on assiste aux conditions de leur détention. Sévices corporels, sous-alimentation, silence forcé: leur adolescence se noie dans ce tourbillon. C'est à coup d'audace que Tan réussit à puiser la force nécessaire à leur survie. Les réminiscences d'une enfance heureuse et la solidarité entre les prisonnières effacent les larmes de cette période trouble.

Anna Moï nous livre ici le Vietnam de son enfance emmitoufflé dans un carcan traditionnel. Une narration d'une extrême finesse fait sentir au lecteur le toucher de la soie laquée, le goût du riz et des caramboles, l'odeur de l'encens, le son de la musique classique. Bref, c'est par ces notations sensorielles qu'on est plongé dans le Vietnam des années 1960 où le culte des ancêtres est roi. Bien que tous ces détails contribuent à la mise en place d'une ambiance précaire, leur densité alourdit la lecture et camoufle le fil de l'histoire. Sans compter que l'auteure fait renaître les souvenirs de Tan par des retours en arrière. Ceux-ci sont tellement nombreux qu'on s'y perd, mais en agréable compagnie cependant: légendes asiatiques, rêves et songes d'une jeune fille à l'aube de son adolescence.

ARIANE QUIMET

**Marie Nimier**

*La reine du silence*

Gallimard, Paris

2004, 171 pages

Voilà un livre qui n'a pas besoin de classification: ni autobiographie, ni biographie, ni roman, ni récit de vie. La fille de Roger Nimier, disparu lors d'un accident d'automobile en 1962, cherche à (re)découvrir qui était ce père dont elle n'a que de vagues souvenirs - « désinvolte, sérieux, menteur, loyal, lent, rapide, travailleur, paresseux, cynique, patriote, cruel, tendre, indifférent, passionné... et malhabile de ses sentiments comme on est maladroit de ses mains » (p.11). Les témoignages qu'elle assemble comme autant de pièces d'un casse-tête se contredisent. Ce que ses amis se rappellent

ne concorde pas avec les souvenirs de la mère, Nadine, qui raconte à sa fille qu'après une terrible altercation son mari a pressé la bouche d'un pistolet sur la tempe du petit Martin, le frère de Marie. Et que dire d'un père qui écrit: « Au fait, Nadine a eu une fille hier. J'ai été immédiatement la noyer dans la Seine pour ne plus en entendre parler. À bientôt, j'es-père. Roger Nimier » (p.121). Il ne pouvait pas prévoir que Marie allait tenter de se noyer dans la Seine, bien des années avant de trouver cette lettre, avant d'avoir des enfants, avant d'écrire ses propres romans et, surtout, avant de faire la paix (provisoire) avec son père.

Il s'est tué au volant de son Aston Martin en compagnie d'une femme belle comme la Mort chez Cocteau, au nom d'opérette, Sunsiaré de Larcône, alias Suzy Durupt. En vain, Marie tente d'obtenir son permis de conduire. Il semble que toujours elle échoue là où son père a réussi. Au fil de ses découvertes, elle se rend compte que sa vie est à l'opposé de celle du père: elle a des enfants, elle les aime; elle est mariée et heureuse de l'être; elle construit patiemment une œuvre romanesque quand son père a passé dans le monde littéraire comme une étoile filante, sa force créatrice s'étant épuisée en quelques années. Après les *Hussards bleus*, il n'a plus rien écrit d'important sinon d'innombrables lettres, des scénarios (avec Louis Malle, entre autres), des travaux d'occasion. Autrement dit, Marie s'émancipe, prend ses distances, s'accepte enfin. À elle qui ne parlait pas, le père avait posé un problème insoluble: « que dit la reine du silence ? » Maintenant, elle parle, avec des mots choisis prudemment, nous donne des réflexions très justes sur les romans, les siens et ceux des autres: « Tout semble si simple quand on prend les livres comme une succession d'épisodes [...] et que l'on admet que leurs auteurs sont liés par des questions qui les dépassent » (p.146). Quand elle retrouve enfin le fils de Sunsiaré, il vient de mourir: comme si souvent, les portes se ferment, elle ne saura rien sur cette femme qui avait peut-être pris le volant de la voiture, entraînant son amant dans la mort.

Marie Nimier vient de résoudre l'énigme paternelle: « Comment, à la fois, parler et ne pas parler ? » Par l'écriture, la sienne, les deux sont possibles.

HANS-JÜRGEN GREIF



**Patrick Sénécal**

*Oniria*

Lévis, Éditions Alire

2004, 300 pages

Sixième roman de Patrick Sénécal, *Oniria* raconte l'histoire de quatre jeunes hommes - Jef, Dave, Éric et Loner - qui s'évadent de prison et qui, poursuivis par la police, se réfugient dans une villa appelée *Oniria*. Croyant au départ prendre en otage les résidents d'*Oniria*, les quatre fugitifs se rendent rapidement compte qu'on ne les laissera pas aussi facilement contrôler les lieux - lieux des plus étranges, d'ailleurs, puisqu'une fois qu'on en a visité le souterrain, *Oniria* ne revêt aucunement le caractère paisible qu'elle dégage de l'extérieur...

Le dernier-né de Sénécal est décevant à certains égards: si ses cinq romans précédents étaient animés par une histoire bien ficelée, *Oniria* manque de ces rebondissements si caractéristiques de l'œuvre de l'auteur drummondvillois. La lecture devient quelque peu lassante, quand on constate que le huis clos n'entraîne que peu d'épisodes véritablement angoissants, mis à part la chute du récit qui, il faut l'admettre, est assez réussie. Les personnages principaux, contrairement à ce qu'on peut observer dans d'autres œuvres du même auteur, ne sont pas aussi approfondis, aussi bien définis que ceux que l'on retrouve habituellement dans l'imaginaire de l'auteur à qui l'on doit *Sur le seuil*. Le lecteur a affaire à quatre ex-prisonniers dont on ne connaît que la pointe des antécédents qui les ont minés.

De plus, la classification du roman semble faire défaut: Alire considère l'ouvrage de Sénécal comme un roman fantastique, alors qu'en réalité, si l'on respecte les lois distinguant les nombreuses ramifications de la « paralittérature » telles que défendues par les théoriciens du genre, *Oniria* appartiendrait plutôt à la science-fiction. Comment considérer, sinon, un récit dont les événements qui



semblent surnaturels trouvent leur justification dans les progrès de la science ?

Malgré tout, les inconditionnels de Patrick Senécal seront ravis de lire les atrocités que fait subir à chacun de ses personnages l'auteur qu'on considère de plus en plus comme l'équivalent québécois de Stephen King. D'ailleurs, comme King, Senécal, malgré quelques ratés, est le genre d'écrivain vers qui on reviendra toujours.

STEVE LAFLAMME



**Michel-Marc Bouchard**  
*Les porteurs d'eau*  
Montréal, Leméac  
2004, 85 pages

**Michel-Marc Bouchard**  
*Le peintre des madones*  
Montréal, Leméac  
2004, 100 pages

L'année 2004 aura apporté la publication de deux nouvelles pièces du prolifique Michel-Marc Bouchard, d'intérêt inégal, toutefois. En effet, si *Le peintre des madones* emporte le lecteur, *Les porteurs d'eau* suscite beaucoup moins d'enthousiasme. Pièce écrite au début des années 1980 et rappelant le théâtre engagé des belles années du nationalisme québécois, elle se veut ouvertement brechtienne. On y voit les déchirements dans la population d'une petite ville du Lac-Saint-Jean au moment de la construction du barrage hydro-électrique de l'Isle-Maligne en 1914 et en 1928 : d'un côté, les investisseurs anglais qui cachent aux habitants de la région les risques d'inondation de leurs terres, de l'autre, ces habitants qui, pour la plupart, s'opposent en vain à la destruction de leur monde par le pouvoir de l'argent.

Concentrant l'essence des affrontements en son sein, la famille Fleury se compose du père, Honoré, symbolisant tous ceux dont le labeur partira en fumée avec l'inondation des terres ; des deux fils,

Théophile et Thomas, frères ennemis dont le premier abandonne le sacerdoce pour épouser la cause des investisseurs afin de s'assurer un avenir meilleur et le second, Thomas, refuse l'idée du progrès pour prôner l'attachement à la terre et aux valeurs familiales ; enfin de la mère, Léonie, représentant l'amour inconditionnel qui cherche à réunir les contraires en se faisant la porte-parole des aspirations de tous. Si Théophile meurt sans pouvoir réparer sa trahison, Thomas, lui, finit par se vendre à la « compagnie » de la même manière que l'avait fait le frère qu'il a renié. Fin sans surprise d'une pièce qui a bien le côté didactique brechtien, sans malheureusement en avoir la savoureuse ironie.

Beaucoup plus intéressant est *Le peintre des madones*, qui se déroule à la même époque dans la même petite ville, Saint-Cœur-de-Marie. La pièce met en scène un jeune curé voulant sauver la population de l'épidémie de grippe espagnole en offrant un sacrifice à la Vierge. Pour ce faire, il engage un peintre italien de passage

dans la région, qu'il charge de peindre un triptyque représentant l'Assomption. Dès le choix de la jeune fille devant servir de modèle, le peintre sème la discorde, puis-qu'il rejette tout le cortège des Marie-Quelquechose pour exiger le sacrifice à son art de Marie, surnommée Marie des Morts en raison de son don de libérer les mourants de leurs trop lourds secrets. C'est sur ce fond sacrilège qu'éclatent les désirs, les souffrances et les passions des personnages, du curé trop beau, qui finira par offrir son visage à la Vierge, au médecin cynique, taillant dans la chair pour faire œuvre artistique. « Conte en trompe-l'œil » (quatrième de couverture), *Le peintre des madones* propose une action cruelle supportée par des dialogues d'une intense poésie.


Des *Porteurs d'eau* au *Peintre des madones*, c'est tout l'itinéraire d'un auteur, de l'écriture de jeunesse à celle de la maturité, qui devient visible à l'occasion d'une publication presque simultanée.

CAROLINE GARAND



# Lire

*pour faire durer l'instant*



**Hans-Jürgen Greif et François Ouellet**  
**La littérature québécoise 1960-2000**  
Coll. « Connaître », 120 pages, 9,95 \$  
ISBN 2-89502-003-5

*L'instant même*

NOUVELLES ROMANS ESSAIS

Un parcours éclairant de l'évolution de la poésie, de l'essai, du théâtre, du roman et de la nouvelle au cours des quarante dernières années.